

## CINÉMA

Huit femmes  
Page C 3

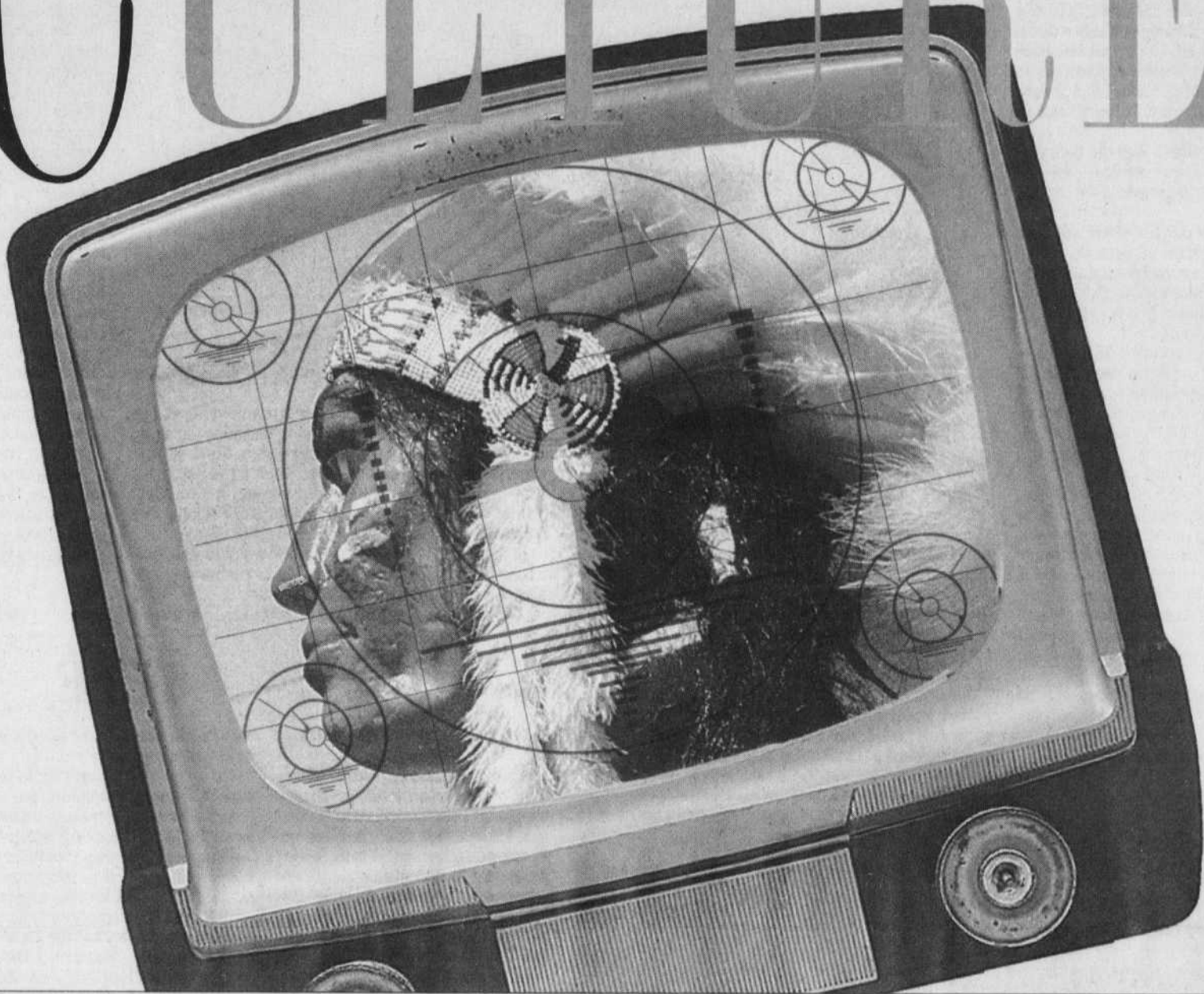
## DE VISU

Riopelle  
Page C 7

## ◆ LE DEVOIR ◆

CAHIER  
C

## CULTURE



Les 50 ans de télévision de Radio-Canada

De la télé de papa  
à la télé de demain

Au Québec, les 50 ans de télévision de Radio-Canada, célébrés en grande pompe ces jours-ci, se confondent avec les 50 ans du petit écran. C'est l'occasion de se pencher sur une naissance déterminante.

PAUL CAUCHON  
LE DEVOIR

C'était un samedi soir de septembre. La journée avait été belle à Montréal. Ce jour-là, dans *Le Devoir*, l'annonce de l'inauguration de la télévision apparaissait en haut de la page 3. On se serait attendu à une manchette fracassante, à une édition spéciale! Mais non: la nouvelle du jour était plutôt l'ouverture prochaine de la session provinciale. Le 6 septembre 1952, on ne savait pas encore comment analyser ce nouveau médium. On ne pouvait pas soupçonner l'impact monstrueux que la télé allait bientôt avoir au Canada français.

Mais les observateurs de l'époque n'étaient pas naïfs. Ils se doutaient que la vie allait changer. La télévision existait déjà dans plusieurs pays et on en parlait depuis 20 ans. Dans un discours prononcé à l'occasion de l'inauguration du nouveau médium, le premier ministre Louis Saint-Laurent prédisait que la télévision «exercera une influence prodigieuse sur la vie d'un grand nombre de familles».

Bien informé de l'impact de la télé dans d'autres pays, Louis Saint-Laurent cherchait aussi à justifier le rôle d'Ottawa. Car au Canada, la mise en place de la télé fut une décision politique du gouvernement fédéral, qui commençait à s'énervier de l'envahissement du pays par les ondes américaines.

Les principes de base de la télé étaient connus depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans les années 20, la technologie progressait tellement vite qu'en 1928 un des

pionniers de la télé, Charles Jenkins, annonçait la naissance d'une industrie, la Radio Movies (Jenkins préférait le terme radiovision à celui de télévision).

Même les grands penseurs voyaient venir la télévision. En 1928, dans *Conquête de l'ubiquité*, Paul Valéry écrivait: «comme l'eau, comme le gaz, comme le courant électrique viennent de loin dans nos demeures répondre à nos besoins moyennant un effort quasi nul, ainsi serons-nous alimentés d'images visuelles ou auditives naissant ou s'évanouissant au moindre geste», ce qui, reconnaissons-le, est plus poétique que le manuel d'instruction de votre dernier lecteur DVD.

L'Angleterre a inauguré son service de télévision en 1936. Aux États-Unis, la première transmission télévisée a eu lieu en 1939. La guerre interrompit ensuite la mise en place de la télé, mais celle-ci demeurerait présente. Jean-Pierre Desaulniers, professeur à l'UQAM, soutenait, dans une émission diffusée l'année dernière sur la chaîne Historia, que la télé faisait déjà partie à l'époque de l'imaginaire des gens et qu'elle était perçue comme une sorte de récompense les attendant pour avoir traversé la guerre.

Tout était donc en place pour que l'industrie télévisuelle explose après la Seconde Guerre mondiale, d'autant plus qu'on entrait dans la société de consommation. La télé se mit en place entre 1945 et 1948 aux États-Unis et, dès 1949, on estimait que 9000 familles canadiennes pouvaient recevoir le signal le long de la frontière et capter des émissions en provenance de villes comme Buffalo ou Detroit.

Ottawa commença alors à s'inquiéter de la chose et mandata Radio-Canada pour créer une chaîne nationale afin de «préserv[er] l'unité du pays et l'identité nationale menacées» par les ondes américaines envahissantes. Ce discours sera souvent repris au cours des 50 années qui suivront!

Ottawa adopta le modèle britannique d'une télévision publique, tandis que les États-Unis optaient pour un modèle commercial. Le Canada n'était pas

spécialement à l'avant-garde dans ce domaine puisque, entre 1950 et 1952, des pays comme Cuba, le Brésil et le Mexique avaient implanté la télévision sur leur territoire.

On engagea du personnel — ingénieurs, gens de théâtre, finissants en sciences sociales — et il fallut former tout le monde sur le tas. Lors de l'ouverture officielle, Radio-Canada comptait 300 personnes à Montréal et à Toronto et avait contracté trois emprunts totalisant huit millions de dollars pour lancer son service.

La société publique multiplia les tests entre janvier et juillet 1952. En mai, on diffusa à travers des récepteurs placés au Palais du commerce à Montréal, au grand plaisir des badauds. Le 25 juillet 1952, on diffusa une partie de baseball des Royals de Montréal contre les Cubs de Springfield, émission qui passa à l'histoire comme étant la véritable «première».

Le 6 septembre 1952, on comptait donc 7500 récepteurs à Montréal et le public avait une bonne idée de ce qui s'en venait. Montréal émit le signal en soirée et Toronto inaugura sa station deux jours plus tard.

Le soir de ce fameux 6 septembre, on diffusa à 19h30 des actualités, puis une émission de «variétés bilingue», suivie, à 20h30, d'un documentaire sur la naissance de la télévision (à peine âgée de deux heures, la télé commençait déjà à se contempler avec admiration!). Henri Bergeron mena ensuite des entrevues en direct de la cérémonie inaugurale, à laquelle assistaient, entre autres personnalités, le maire Camilien Houde et le cardinal Léger. En fin de soirée, on proposait hardiment la pièce de théâtre *Œdipe-rot*, de Jean Cocteau, avec une distribution regroupant des gens comme Jean Gascon, Gilles Pelletier, Jean Coutu et Jean-Louis Roux. Grosse soirée.

## Un signal intermittent

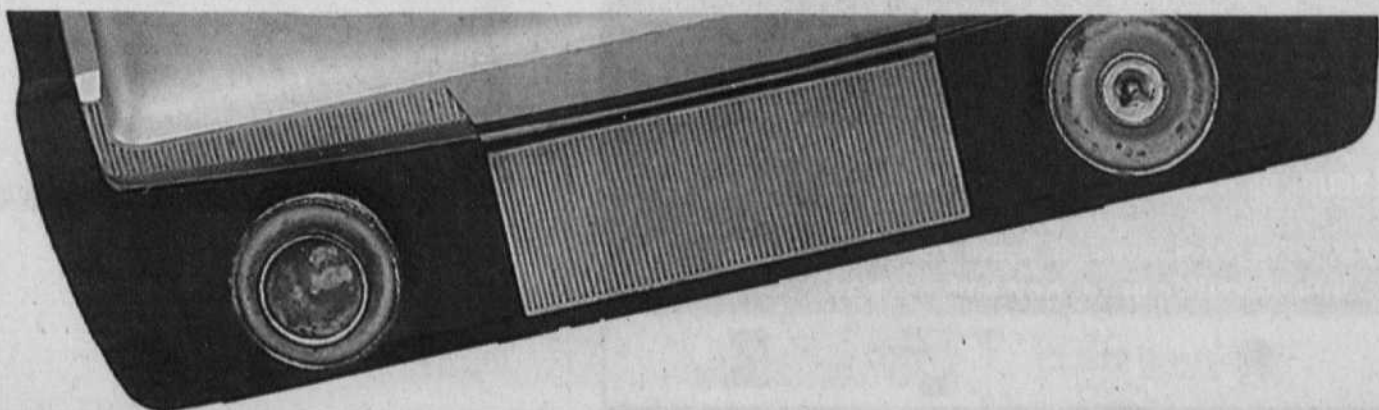
Le plan des premiers mois était de diffuser environ trois heures par jour. Dans les grilles-horaires de

l'époque, on trouve, vers 17h30, des émissions pour enfants (*Pépinot et Capucine*), puis le signal s'interrompt, pour reprendre en soirée! Pendant 18 mois, la même chaîne, à Montréal, alternera les émissions en français et en anglais, jusqu'à ce qu'on mette sur pied une station anglophone à part entière.

Le 10 septembre, à peine quatre jours après la soirée inaugurale, on peut lire dans *Le Devoir* un long texte de Germaine Bernier s'appuyant sur des enquêtes réalisées aux États-Unis. La dame explique que ce seront les enfants qui seront le plus marqués par la télévision, qui grandiront avec elle. Belle intuition. C'est après que ça se gâte sérieusement. «Personne n'a encore révélé dans quelle proportion [notre télévision] va s'abreuver aux sources américaines de divertissement», écrit-elle. Fustigeant ce type de divertissement, elle conclut: «Nous pouvons nous attendre aussi à avoir bon nombre d'enfants détraqués au point de vue nerveux qui finiront comme d'autres jusqu'au meurtre d'enfant ou au suicide.» Verbatim.

Ignorez si cette pauvre Mme Bernier en a fait des cauchemars, mais la machine télévisuelle est lancée et rien ne peut plus l'arrêter. À la mi-septembre se tient à l'hôtel Mont-Royal la première exposition consacrée exclusivement à la télévision, avec des appareils fabriqués par 17 manufacturiers. Les Montréalais peuvent venir admirer la bête. Un mois plus tard, le 11 octobre, c'est la première *Soirée du hockey*. Les nouvelles télévisées sont en place, il y a des dramatiques, des variétés, des documentaires et, quelques jours avant Noël, on présente la première revue de l'année en matière d'information. Deux mois plus tard, en février 1953, le pays compte déjà 225 000 foyers pourvus d'un téléviseur et, en novembre, ce sera la diffusion du premier téléroman, *Les Plouffe*. La préhistoire de la télévision est terminée, le reste appartient à l'histoire.

VOIR PAGE C 2: TÉLÉ



## Culture

Souvenirs devant la télé

# J'étais là!

### Il était une fois la Lune

J'ai passé mon enfance sans télé et je ne le regrette pas.

C'était dans les années soixante de l'autre siècle. Mon papa enseignait en Afrique. Je le suivais dans ses pérégrinations professionnelles, fils de colon dans un continent manquant cruellement de tout.

Je n'ai jamais souffert de carence cathodique. Pendant que mes petits cousins de Montréal regardaient *Daktari* (docteur, en swahili), moi, du Cameroun à la Mauritanie, je pouvais faire des grimaces aux vrais de vrais vilains chameaux des caravanes de Maures, écabouiller des serpents et des tarentules jusque dans ma chambre à coucher, accompagner des expéditions de chasse au phacochère. Ce paradis exotique s'éternisait un peu plus de dix mois par année. En juillet, la famille retraversait l'Atlantique pour quelques semaines de vacances, dans un chalet du Nord. Un écran encastré dans un meuble de bois s'empoussiérait dans un recoin du salon. Mes frères et moi ne l'allumions jamais, continuant à Saint-Jovite-des-Laurentides la vie antivirtuelle de Saint-Louis-du-Sénégal.

Des souvenirs de jeunesse reliés à la petite boîte fantasmagorique, j'en ai donc si peu que presque pas.

Sauf pour une seule fois. Une grande, très grande nuit magique de juillet 1969.

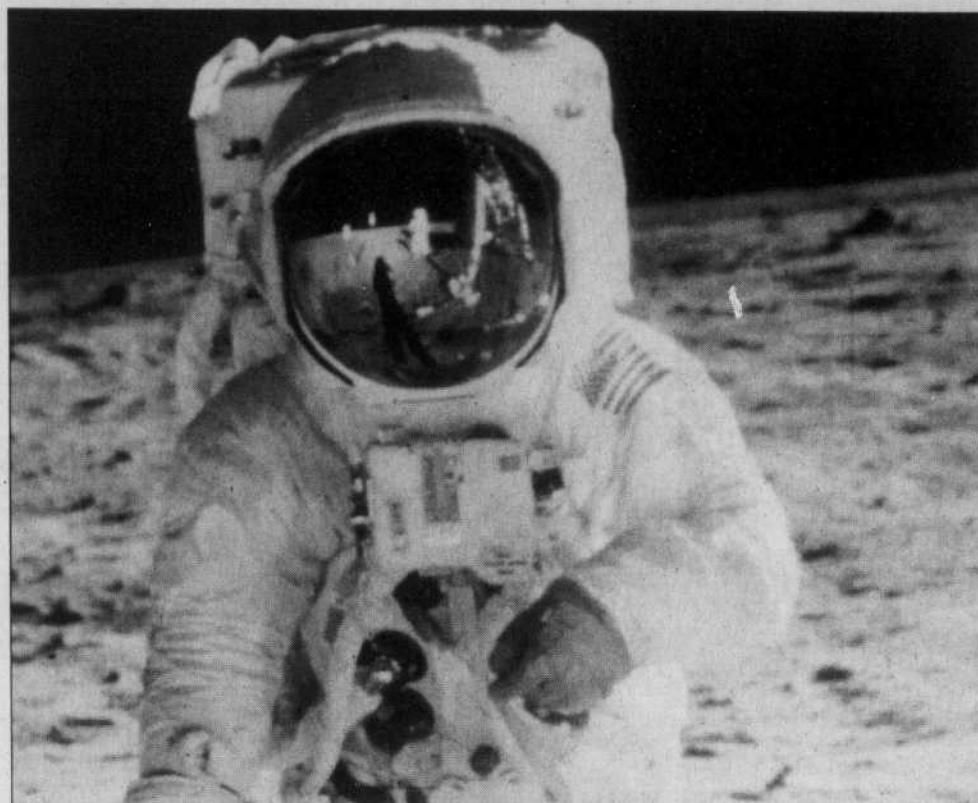
Un peu avant minuit, papa nous a réveillés, mon grand frère et moi. Ils nous ont portés ou poussés jusque devant la télé crachant déjà de mauvaises images en noir et blanc. Sentencieux, conscient de l'histoire en train de se faire, il nous a déclamé à peu près ceci: «*Regardez ce que vous n'oublierez jamais...*»

Du bas de mes huit ans, je ne comprenais que dalle aux explications de l'animateur. Analphabète télévisuel, je ne savais pas encore que les petites maquettes en carton-pâte de la Lune et du LEM rappelaient celles de la série en Supermarionation™ *Les Sentinelles de l'air*. Ai-je seulement entendu le célèbre «*A small step for a man...*», de l'astronome Neil Armstrong?

Peu importe. Sous mes yeux fatigués et émerveillés, un homme, un semblable, un frère, téléjouait le Christophe Colomb dans «*le silence de ces espaces infinis*», qui m'effrayait, moi aussi. Je me suis endormi sur le tapis. Je n'ai pas rallumé la télé le lendemain, ni les jours, ni les mois suivants. Rentré chez moi, en Afrique, j'ai souvent rêvé à ces images. J'étais astronaute. Je sautillais sur la Lune. À Noël 1969, j'ai demandé (et reçu!) une fusée, une station spatiale, un beau livre intitulé *La Conquête de l'espace*.

Je n'ai qu'un seul souvenir de télé du temps de ma jeunesse folle. Un seul, mais qui m'a donné à rêver plus que les mille et cent autres accumulés depuis.

Stéphane Baillargeon



Neil Armstrong marchant sur la Lune. C'était en juillet 1969.

### Le jour où la Lune est descendue au camping

Juillet 1969. Treize ans, à mi-chemin entre l'enfance et l'âge adulte, entre Tintin et les Rolling Stones. La conquête spatiale demeure ma grande passion, malgré mon manque de réussite scolaire dans les disciplines scientifiques. Quelques mois auparavant, 2001: *Odyssée de l'espace* fut un électrochoc. La conquête spatiale, c'était le rêve, les grandes interrogations existentielles, l'aventure et le suspense, les prouesses techniques, bref, tout pour enflammer un ado aux hormones en ébullition.

J'ai commandé des photos du module lunaire de la NASA, je découpe tout ce qui s'écrit sur le vol Apollo 11, je suis prêt. Mais la semaine de l'alunissage, c'est la semaine où ma famille a eu la bonne idée de partir en

camping à Cape Cod, en compagnie d'une flopée d'oncles et de cousins.

J'étais quand même déterminé à vivre «mon» alunissage. Et la journée du 20 juillet s'est déroulée dans une sorte d'état second. La descente vers la Lune fut une expérience radiophonique, à écouter, dans l'auto, les conversations entre Houston et les astronautes, l'approche lunaire demeurant pour moi indissociable des odeurs de crème solaire au retour de la plage.

Et puis le soir... Un Américain prévoyant avait apporté, chose rare à l'époque, un téléviseur portatif au camping. Le fil passait entre les arbres. Nous étions 25 ou 30, dehors, sous les grands pins, non loin de la mer et

sous la nuit étoilée, à scruter le petit écran aux images tremblotantes. Personne ne parlait, le silence n'était rompu que par le vent dans les arbres. Sur cette péninsule de Cape Cod qui s'avance dans la mer comme si elle voulait se détacher du continent, sur cet avant-poste de l'Amérique, la télévision nous liait directement à l'astre qu'on regardait à l'œil nu, la nature sauvage allait à la rencontre de la plus haute technologie, et l'océan tout proche apparaissait si petit devant l'immensité de ce qui s'ouvrait maintenant à nous...

Paul Cauchon

### Le Prisonnier

J'aurais série télé n'avait à ce point tétanisé ma famille devant l'écran. Même mon père, pas très amateur de petit écran, attendait son épisode hebdomadaire du *Prisonnier* avec une hâte fébrile. Le souffle du génie flottait au-dessus de notre émission fétiche, avec l'ange du bizarre perché sur l'épaule de Patrick McGoohan venu nous caresser de son aile. D'où sortait donc ce Britannique capable de jouer, de réaliser, de produire pareille histoire brillante? Encore aujourd'hui, son délire visionnaire m'éblouit.

Le village étrange de cette série télé avait quelque chose de moderne et d'angoissant à la fois... Enfermée sur cette plage mystérieuse, en même temps que le héros, je portais comme lui le numéro six. Du moins, telle était la sensation grouillant au fond de mon ventre, moi, la petite fille entre deux âges, ni enfant ni adulte, qui sentait confusément que le monde extérieur avait quelque chose d'aussi absurde, d'aussi cruel que celui dont témoignait *Le Prisonnier*. Et les gros ballons blancs qui rattrapaient les fuyards évoquaient dans mon esprit je ne sais quelle tyrannie appelant à toutes les évasions. Et Patrick McGoohan nous entraîna derrière les barreaux de ses hantises et son cauchemar devenant le nôtre. Et j'avais peur tout en n'osant crier...

J'avais connu auparavant la télévision du spectacle, une autre mariée à l'art. Il m'était donné de voir un créateur inventer un univers parfaitement original pour le petit écran. Comme si le genre naissait soudain devant mes yeux.

Odile Tremblay

VOIR PAGE C 8: SOUVENIRS

## TÉLÉ

SUITE DE LA PAGE C 1

Cinquante ans plus tard, après avoir connu successivement la possibilité de l'enregistrement, la couleur, le câble et la vidéo, la télévision vit une nouvelle révolution technologique, soit le numérique, dont personne ne connaît l'aboutissement.

L'appareil se transforme. Il peut se loger partout, dans la voiture, sur les sièges d'avion. J'ai vu récemment, à Montréal, des hommes-sandwichs d'un nouveau genre, soit des «hommes-télévisions» qui portaient, harnaché sur le dos, un lecteur DVD alimentant un téléviseur miniature fixé au sommet de leur tête. Dans les magasins de matériel électronique, les écrans sont de plus en plus plats et, très bientôt, comme dans les films de science-fiction, ils seront encastrés dans le mur du salon, immenses. La définition de l'image est de plus en plus précise. Certains ingénieurs croient qu'à moyen terme

c'est maintenant la télé en 3D qu'il faut développer.

On a cru que l'avenir de la télé passerait obligatoirement par Internet. On se rend compte maintenant que le mariage ordinateur-télévision est beaucoup moins assuré que prévu. On ne regardera peut-être pas la télévision sur son ordinateur. Par contre, on peut de plus en plus doter la télé de certaines fonctions dévolues à l'ordinateur (le stockage de données, par exemple). Le numérique permet de développer des dizaines et des dizaines de chaînes et, actuellement, les nouveaux réseaux numériques de distribution permettraient de diffuser des centaines de chaînes. Mais quoi mettre sur toutes ces chaînes? Comment les financer? Et surtout, qui a vraiment le temps de regarder 500 chaînes de télévision?

Tendance réelle, donc, pour les 10 ou 20 prochaines années: le choix à la carte. Nous n'aurons peut-être pas 500 chaînes de télé,

parce que nous n'en avons pas vraiment besoin. Par contre, nous pourrions faire un choix de nos chaînes préférées parmi un catalogue de plusieurs centaines. Voire choisir nos émissions préférées. La mise en place de la vidéo sur demande est déjà commencée, le vidéoclub du coin est déjà condamné et, après avoir téléchargé dans votre téléviseur un film, vous voudrez sans doute faire la même chose avec une émission de télévision.

Mais alors, cela sera-t-il la fin de la télé comme on la connaît? Pas nécessairement. Hier, tout le monde se réunissait autour des *Plouffe* et de Maurice Richard pour en parler le lendemain. Aujourd'hui, malgré la multiplication des chaînes, nous voulons tous suivre en même temps les péripéties d'*Un gars, une fille* et vivre la tragédie du 11 septembre en direct. Demain, malgré 500 chaînes pour les montrer, nous voudrions tous être ensemble devant le poste pour regarder les premiers pas de l'homme sur Mars.

La carte PASSEPORT-PROSPERO

Billetterie : 514.526.6582

Elle donne droit à 6 entrées au coût total de 96 \$, et peut être utilisée sur plus d'une saison sans restriction dans le nombre de personnes qui l'utiliseront en votre compagnie.

Disponible en tout temps

# THÉÂTRE PROSPERO

Automne - hiver 2002-2003

- |  |  |
|--|--|
| <b>JACQUES LE FATALISTE</b> d'après Denis Diderot<br>Adaptation et mise en scène de Cristina Iovita<br>Le Théâtre de l'Utopie et Le Groupe de la Veillée | 17 septembre - 12 octobre                  |
| <b>CORPS ET ÂME</b> de John Mighton<br>Mise en scène de Robert Reid<br>La compagnie L'Ange-Éléphant  | 22 octobre - 16 novembre<br>(Salle intime) |
| <b>LILY</b><br>Texte et mise en scène d'Isabelle Cauchy<br>Musique de Michel G. Côté<br>Le Petit Théâtre de Sherbrooke                                   | 29 octobre - 16 novembre                   |
| <b>LA NUIT DES TRIBADES</b> de Per Olov Enquist<br>Mise en scène de Téo Spsychalski<br>Le Groupe de la Veillée   | 30 novembre - 15 décembre                  |
| <b>LA TRAVERSÉE</b><br>Texte et mise en scène de Jean-François Casabonne<br>La compagnie Parole plus   | 3 décembre - 21 décembre<br>(Salle inline) |
| <b>L'IMPROMPTU DE L'ALMA</b> d'Eugène Ionesco<br>Mise en scène d'Elizabeth Albahaca<br>Le Groupe de la Veillée   | 21 janvier - 22 février                    |
| <b>FESTIVAL LES COUPS DE THÉÂTRE</b>   | 18 novembre - 27 novembre                  |

Théâtre PROSPERO / Le Groupe de la Veillée 1371, rue Ontario Est  
info@laveillee.qc.ca www.laveillee.qc.ca

Conseil des arts  
et des lettres  
Québec

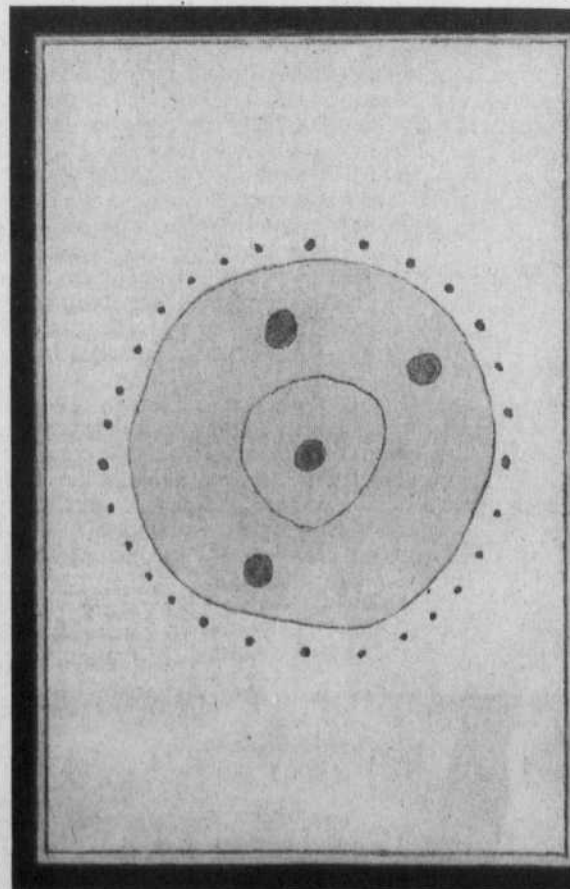
Conseil des Arts  
du Canada

CONSEIL DES ARTS  
DE MONTRÉAL

F

**ubu**  
compagnie de création

SAISON 2002-2003  
DIRECTION : Denis Marleau



LA DERNIÈRE BANDE

Théâtre du Rideau Vert  
10 au 21 septembre 2002

DE Samuel Beckett  
AVEC Gabriel Gascon

Une coproduction d'UBU, du Théâtre du Rideau Vert et du Théâtre français du Centre national des Arts

QUELQU'UN VA VENIR

Usine C  
28 novembre au 14 décembre 2002

DE Jon Fosse  
AVEC Pierre Lebeau, Alexis Martin et Pascale Montpetit

Une coproduction du Théâtre français du Centre national des Arts et d'UBU

LES AVEUGLES

En tournée

DE Maurice Maeterlinck  
Fantasmagorie technologique  
AVEC Céline Bonnier et Paul Savoie

Une coproduction d'UBU, du Musée d'art contemporain de Montréal et du Festival d'Avignon

www.theatreubu.ca

# Culture

CINÉMA



Que François Ozon soit parvenu à réunir des actrices de si haut vol et de tant de générations différentes relève en soi du tour de force. Danielle Darrieux, mais aussi Catherine Deneuve, Isabelle Huppert, Emmanuelle Béart, Fanny Ardant, Virginie Ledoyen, Ludvine Sagnier et Firmine Richard sont les huit femmes confinées dans ce manoir au cours des années 1950.

## Suprême parodie

### HUIT FEMMES

Réalisation: François Ozon. Scénario: François Ozon et Marina de Van d'après la pièce de Robert Thomas. Avec Catherine Deneuve, Isabelle Huppert, Emmanuelle Béart, Fanny Ardant, Virginie Ledoyen, Danielle Darrieux, Ludvine Sagnier et Firmine Richard. Image: Jeanne Lapoirie. Musique: Krishna Levy.

### ODILE TREMBLAY LE DEVOIR

**H**uit femmes assure la clôture du 26<sup>e</sup> FFM lundi prochain, mais prend dès le lendemain l'affiche à Ex-Centris, avant d'atterrir la semaine suivante sur plusieurs écrans du Québec. Sa distribution à elle seule vaut le détour: que François Ozon soit parvenu à réunir des actrices de si haut vol et de tant de générations différentes relève en soi du tour de force. Danielle Darrieux, mais aussi Catherine Deneuve, Isabelle Huppert, Emmanuelle Béart, Fanny Ardant, Virginie Ledoyen, Ludvine Sagnier et Firmine Richard sont les huit femmes confinées dans ce manoir au cours des années 1950. Laquelle est la meurtrière du lot? Classique thriller à l'Agatha Christie, inspiré d'une pièce de théâtre de Robert Thomas, le film constitue un huis clos truffé de clin d'œil et respecte la règle théâtrale des trois unités, toujours à des fins ludiques, pour le plaisir de la référence.

François Ozon est un jeune prodige du cinéma français capable de tâter avec succès de tous les styles. Quand on a livré comme lui au cinéma des œuvres aussi différentes que *Sitcom*, *Gouttes d'eau sur pierres brûlantes* et *Sous le sable*, on ne commet

pas de maladresses. Lorsqu'on parodie les genres, c'est en toute connaissance de cause.

Ceux qui avaleront *Huit femmes* au premier degré (de grâce! évitez cette peau de banane!) détestent ce film. À travers cette satire de l'univers d'Hercule Poirot mais aussi des comédies musicales follement kitsch, des mélos où les héroïnes sont plus femmes et plus glamour que nature, la fantaisie est reine. Il faut entrer dans un tel univers acidulé comme on pénètre dans le délire des *Parapluies de Cherbourg*, avec un petit sourire aux lèvres, pour en goûter tout le sel.

Tout est stylisé et improbable ici: costumes et profils des femmes, chansons aussi, car sur les lieux du crime, ces dames entonneront à tour de rôle leur petite rengaine et esquissent des pas de danse. L'intrigue est on ne peut plus simple: le père de famille a été poignardé. Qui de l'épouse, de la sœur, des deux filles, de la belle-mère, de la belle-sœur, de la cuisinière, de la femme de chambre est coupable? Car chacune possède son secret qui finit par se dévoiler. Et derrière chaque secret, se tapit un mobile.

Glaciale Isabelle Huppert en vierge et martyre au caractère impossible, impériale Catherine Deneuve en veuve pas très éplorée, ironique Danielle Darrieux en vieille femme indigne, mordante Fanny Ardant en sœur évaporée. Ce sont surtout les filles du mort (incarénées par Virginie Ledoyen et Ludvine Sagnier) qui font des étincelles de jeu en parvenant à allier le naturel et la distanciation. Et même si Catherine Deneuve semble un peu pataude en danseuse, même si Emmanuelle Béart a l'air de tout sauf d'une femme de chambre, le film glisse sur la patinoire de toutes ses parodies en une sorte d'hommage amusé au cinéma, au théâtre, à la littérature d'hier, réconciliant les arts et les genres sur un air de folie douce.

### DANSE

## De belles itinérances

### DAVID CANTIN

À Québec, le centre chorégraphique La Rotonde en est déjà à sa septième saison. C'est là un signe encourageant pour le milieu, toujours fertile, de la danse dans la Vieille Capitale. Cette semaine, on rendait publique la programmation 2002-03. Au menu: des artistes de Québec, de la France, de la Belgique et de Vancouver, pour six spectacles en tout. Des retrouvailles qui s'annoncent fort intéressantes, dès le début du mois d'octobre.

Pour ouvrir la saison, la chorégraphe Lola MacLaughlin poursuivra, avec la compagnie de Vancouver Lola Danse, une trajectoire où l'infiniment grand et l'infiniment petit se croisent: des gestes simples et répétés qui suggèrent le rythme intense des vies comme de l'environnement de la culture humaine. *Volio* se veut ainsi à l'écoute de l'éphémère et de l'ineffable, du 3 au 5 octobre. Ensuite, ce sera le grand projet France-Québec, autour du *Puzzle Danse*, avec quatre compagnies créant des duos homme-femme en harmonie. Hélène Blackburn, Harold Rhéaume, François Veyrunes et Denis Plassard participeront donc à cette expérience basée sur le principe de l'échange tout comme sur la diversité esthétique. Comme le souligne la directrice artistique de La Rotonde, Johanne Dor, «il s'agit d'une invention chorégraphique entre deux pays, le voyage d'une danse itinérante qui sera présentée dans six salles du Québec et dans dix salles de la région Rhône-Alpe en France». À la salle Multi de Méduse, du 28 au 30 novembre.

### Art bâti

Dans la série *Mouvements d'intimité*, Mario Veillette continue sa quête d'un art buté très personnel. Tirant parti des sites sauvages, civilisés, retirés ou urbains, *Les Paysages-manteaux* est une œuvre créée pour deux interprètes qui s'appuie surtout sur les

paysages que l'on porte en soi. Une recherche formelle où la présence physique du geste compte pour beaucoup. D'ailleurs, les explorations récentes de Veillette portent beaucoup sur la danse environnementale, ainsi que sur le rapport possible entre les arts visuels et le mouvement chorégraphique. Au Studio La Rotonde à partir du 13 février. Fin mars, Harold Rhéaume et le fils d'Adrien Danse proposeront *C. O. R. R. (Nocturne)*, qui se situe vraisemblablement entre vision et réalité. Avec l'aide, notamment, des interprètes Lydia Wagerer, Esther Gaudet, ce «pas de quatre» est le lieu de rapprochements où complexité, sensualité, sexualité, maternité et vieillissement se côtoient. «C. O. R. R. est l'occasion de plonger dans une réflexion sur l'apport et les conséquences que l'intégration des valeurs dites féminines pourrait avoir sur nous», précise Rhéaume.

### Les militants

Autre spectacle de la série *Mouvements d'intimité*, *Locus Agitato de Catharsis* de Québec s'inspire du travail des militants, de leur énergie, de même que de leurs convictions. Anik Morneau et Sonia Racine posent le résultat de l'exploration d'une panoplie d'énergies diverses et d'environnements visuels. Une courte pièce qui s'est ainsi transformée en projet majeur, les 17, 18 et 19 avril au Studio La Rotonde. Pour terminer cette septième programmation: de la visite de Belgique en la personne de Karine Pontier avec *Brucelles*. Un univers qu'on dit proche du théâtre d'Ionesco, d'une certaine façon, pour six danseurs dans un langage particulièrement énergique. On baigne ainsi dans une histoire de détails, de codes et de jeux des événements, avec de l'humour noir en plus. Un spectacle déjà qualifié d'étrange et de cocasse. Ça débute le 8 mai. De plus, la série *Corresponde*, présentée par la chorégraphe-interprète Ly-

dia Wagerer et la danseuse Valérie Lajoie, récidive pour une sixième saison dès le 27 septembre.

### Festival des films du monde

## La détresse et l'enchantement

Les programmeurs étrangers de passage au festival

### ANDRÉ LAVOIE

Ils n'ont pas la réputation d'être des pique-assiettes, encore moins de provoquer des émeutes sur leur passage. Reconnaissables à leur mine studieuse, ils effectuent de véritables marathons, visionnant les films à la chaîne, dans les salles obscures ou devant un écran de télévision. Ces coureurs de fond, au service de cinéphiles aussi enthousiastes que ceux du FFM, concoctent la programmation d'événements cinématographiques essentiels au dynamisme culturel de leur milieu.

Chaque année, les programmeurs de plusieurs festivals étrangers débarquent à Montréal dans l'espoir de dénicher les films qui vont d'abord leur plaire, tout en correspondant aux critères parfois pointus de leurs patrons et de leurs comités respectifs. À l'issue de leur séjour, souvent aux allures de montagnes russes, ils repartent avec quelques titres sous le bras. Entre deux séances de projection, certains ont bien voulu partager avec nous les joies et les misères de leur travail, ainsi que leur perception du FFM.

### Relation de confiance

Une véritable relation de confiance semble établie entre eux et les responsables du FFM, car tous ne tarissent pas d'éloges sur l'efficacité de l'organisation et la cordialité du service. Bref, tout comme Robert De Niro, ils adorent Montréal et son festival, mais l'affirment avec plus de conviction... C'est le cas de Caroline Posse, programmatrice au Chicago Latino Film Festival, qui, pour une première présence, s'émerveille devant la réponse du public, les projections extérieures, les concerts et la localisation des salles. Rien de comparable avec son festival aux visées plus modestes, attirant 30 000 personnes pour un choix d'environ 100 films venant de tous les pays hispanophones. Mais la petite taille a ses avantages: «Nous encadrons davantage nos invités», précise-t-elle. Ici, il m'a fallu deux jours pour bien m'orienter; à cause de la grosseur de l'événement, on s'y perd un peu. Il faut faire preuve d'autonomie.»

Une fois le chemin tracé dans les dédales de l'hôtel Wyndham et les différentes salles du FFM, la chasse est ouverte, mais le gibier à capturer diffère d'un programmeur à l'autre. Caroline Posse se concentre sur la sélection latino-américaine; Nicolas Gebelin, programmeur, scrute surtout les premiers longs métrages pour le Festival d'Annonay en France; Kelly Clement, directeur de la programmation du Taos Talking Picture Festival au Nouveau-Mexique, cherche tout simple-

ment «les meilleurs films des quatre coins du monde».

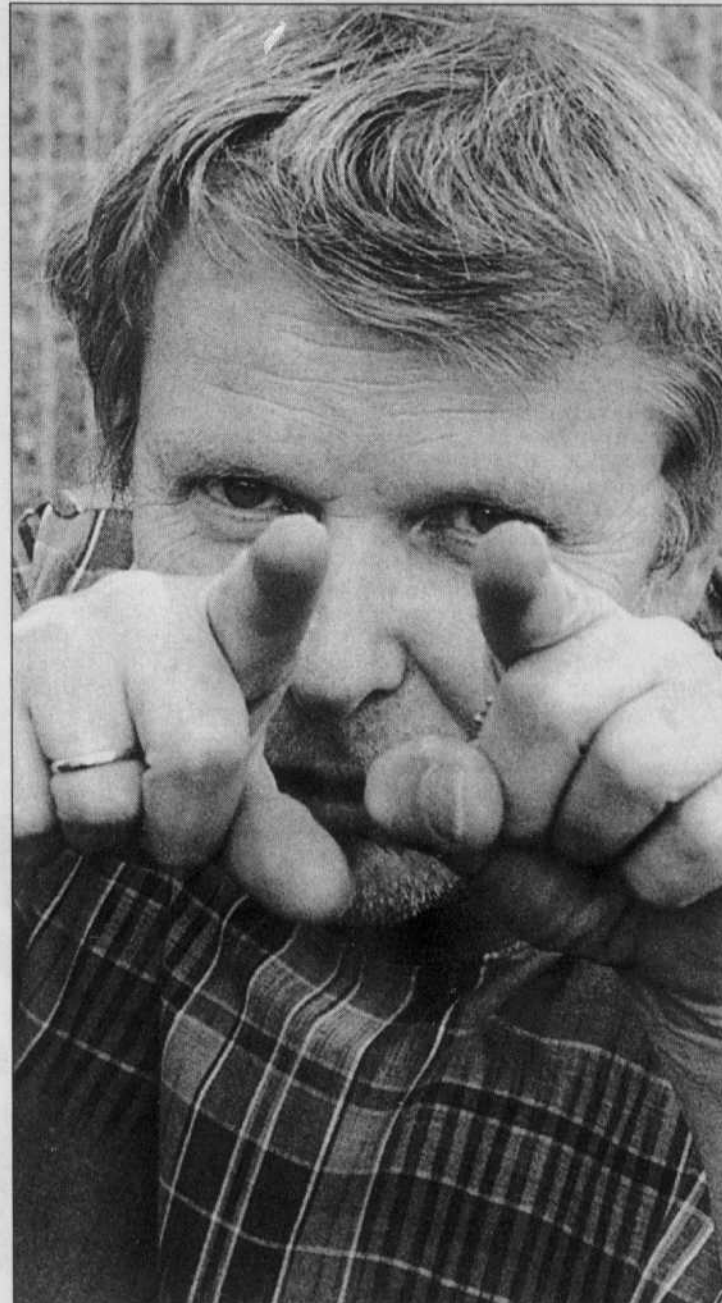
### «Outsider»

Annonay est ce que Nicolas Gebelin appelle un «festival d'amateurs», organisé par des gens de tous les horizons sauf des professionnels du cinéma. Il n'hésite pas à se qualifier d'«outsider», mais patage dans le FFM du matin au soir, voit 60 films pour n'en choisir qu'un, destiné à une compétition comportant en tout huit titres. Le bilan final est à peu près semblable pour Kelly Clement, qui s'impose la même discipline spartiate et considère au total une vingtaine de productions, alors que le comité de son festival n'en

retiendra pas plus de cinq pour une programmation de 150 films. Le caractère gargantuesque du FFM leur convient parfaitement.

Gargantuesque, mais aussi «imprévisible», selon Kelly Clement. Et c'est la beauté de la chose car, à chaque édition, «le choix est si vaste qu'il est toujours possible de dénicher des petits films magnifiques. Au Festival de Toronto, la sélection semble dictée par les grands studios, et à celui de Rotterdam, on se fait un point d'honneur d'être «edgy», à l'avant-garde. À Montréal, je peux passer d'une œuvre expérimentale à une charmante comédie.»

VOIR PAGE C 4: FESTIVAL



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Directeur artistique du Festival international de films de Fribourg en Suisse, Martial Knaebel, présent au FFM depuis quatre ans, constate qu'ici comme ailleurs, «la quantité semble préférable à la qualité».

### FÊTE FRATERNELLE GILBERT LANGEVIN - 13<sup>e</sup> édition

dans la forêt de Sainte-Sophie (près Saint-Jérôme)  
Samedi, 31 août à partir de 14 h  
Pour tous ceux et celles qui aiment lire ou écouter la poésie  
Tout est gratuit. Rens.: Studio-Théâtre de Silva (450) 432-6910

CHRISTIAN BÉGIN | STÉPHANE CRÊTE  
DANIEL DESPUTEAU | ÉRIC FORGET  
FRANÇOIS MARQUIS | BRIGITTE POUPART

## SCÉNARIO

[drame en 3 actes]



TEXTE ET CONCEPTION: François Marquis  
LECTURE PUBLIQUE PRÉSENTÉE EN SALLE DE RÉPÉTITION À Espace Libre  
1945 FULLUM METRO FRONTENAC. ENTRÉE 10\$. RÉSERVATIONS (514) 521-4191

Du 10 au 14 septembre à 20h

UNE PRODUCTION  
Nouveau Théâtre Expérimental  
www.nte.qc.ca | theatre@nte.qc.ca

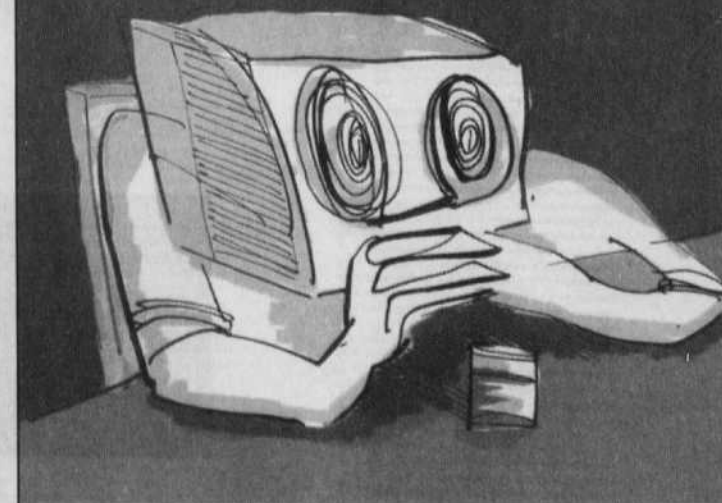


LE DEVOIR

L'Américain

NTÉ  
expérimental

### THÉÂTRE DU RIDEAU VERT



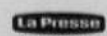
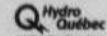
DU 10 AU 21 SEPTEMBRE 2002  
SAMUEL BECKETT

## La dernière bande

Mise en scène Denis Marleau  
Avec Gabriel Gascon

Concepteurs: Daniel Fortin, Stéphane Jolicoeur, Stéphanie Jasmin  
En coproduction avec UBU, compagnie de création  
et le Théâtre français du Centre national des Arts.

Réservations (514) 844-1793 www.rideauvert.qc.ca  
Représentations du mardi au vendredi 19h30 • samedi 16h et 20h30



## Culture

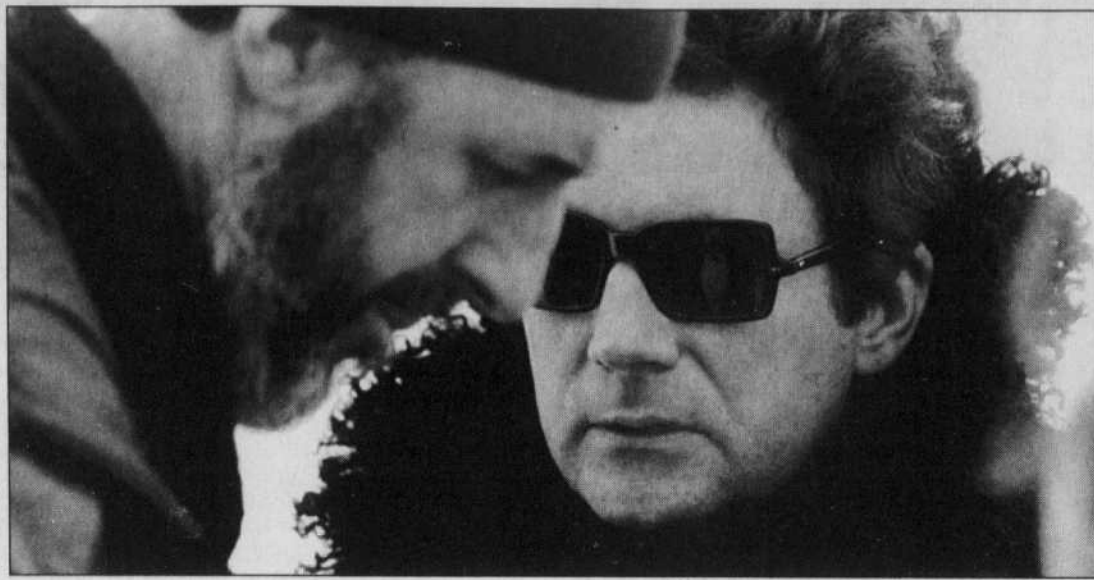
CINÉMA

## L'étoile contradictoire

## CLAUDE JUTRA, PORTRAIT SUR FILM

Réalisation: Paule Baillargeon. Scénario: Jefferson Lewis. Images: Michael P. Savoie. Montage: Dominique Sicotte. Musique: Yves Laferrière. Canada, 2002, 82 minutes

ANDRÉ LAVOIE



Claude Jutra photographié avec un collègue cinéaste, Michel Brault.

SOURCE ONF

Lorsque la voix de Paule Baillargeon se superpose aux premières images de *Claude Jutra, portrait sur film*, on croirait entendre celle d'Andréa Richler, la cinéaste rongée par le doute qu'elle incarnait dans *La Femme de l'hôtel*, de Léa Pool. Il y a cette même gravité, ce sentiment diffus que le personnage qu'elle recherche, cet «homme d'ombres né dans la lumière», va se dérober.

Ils furent voisins, elle a joué sous sa direction (*La Dame en couleurs*) et lui est redevenu médecin, comme dans tant d'autres films, pour la comédienne-réalisatrice (*Sonia*); leurs retrouvailles sur grand écran s'avéraient nécessaires pour tenter de combler le vide à la suite de son triste départ, le 5 novembre 1986, ce jour où personne n'a pu le sauver des eaux... Si l'existence de Claude Jutra représente pour certains une succession de tragédies et de trahisons, ce que Paule Baillargeon ne cherche pas à minimiser, elle fut aussi marquée par une enfance dorée, un amour inconditionnel du cinéma, des rencontres marquantes (Jim Morrison, François Truffaut, Jean Rouch) et des amitiés sincères (Michèle Cournoyer, Saul Rubinek).

Ayant décidé de laisser tomber le s de son nom de famille car «il n'y a qu'un seul Claude Jutra», le réalisateur ne croyait pas si bien faire, surtout au moment où son œuvre est replacée dans la trajectoire du cinéma québécois. S'il ne fallait trouver qu'un mérite au magnifique portrait de Baillargeon, ce serait dans cette célébration du talent d'un créateur cabotin à l'œil aigu, capable de tendresse même dans la provocation, amoureux fou des acteurs, même ceux qui ne l'étaient que de passage, comme dans *Wow* et surtout *Mon oncle Antoine*.

Cette merveilleuse peinture sociale du Québec des années 1950, consacrée meilleur film canadien de tous les temps, fut le dernier moment de grâce du

cinéaste. Il avait bien sûr vécu plus d'un passage à vide avant de mettre en images les souvenirs d'enfance du scénariste Clément Perron: le ratage d'*Anna la bonne*, l'indifférence de ses compatriotes à l'égard d'*A tout prendre*, son accident de motocyclette qui, selon Michel Brault, complice artistique de Jutra pendant de nombreuses années, a rendu l'homme plus «tragique». Le film de Baillargeon, tout en demi-teintes, expose ses déceptions mais dévoile aussi son

caractère espiègle et son énergie quasi inépuisable.

Un glissement progressif vers la souffrance et la solitude s'opère lorsque sont évoqués les mauvais souvenirs au sujet de *Kamouraska*. Ce film maudit tire un trait sur son amitié avec Michel Brault (souvent précis dans ses souvenirs, le directeur photo s'esquive sur les raisons de cette brouille avec une désinvolture désolante, tout comme Geneviève Bujold, davantage déçue d'avoir raté ce rendez-vous avec un «grand rôle») et son insuccès lui ferme toutes les portes. Commence alors son exil au Canada anglais, «ce pays étranger où on l'accueille et ami».

À défaut d'y faire sa marque (*Surfacing* et *By Design* ne restent pas gravés dans les mémoires), Jutra scelle des liens solides, comme avec l'acteur et réalisateur Saul Rubinek qui livre le témoignage le plus émouvant. Sa présence s'harmonise parfaitement avec le climat mélancolique installé par Paule Baillargeon, alors que sont évoqués ses derniers combats, celui consistant à tourner des films au Québec et l'autre contre la maladie d'Alzheimer. Dans les deux cas, la défaite sera quasi totale, ne lui laissant qu'à faire de sa mort une image tirée de son cinéma, un saut «au-dessus du Niagara de sa propre vie».

Le film est parsemé de révélations troublantes, comme l'amour dévorant et excessif de sa mère, et d'autres plus cocasses, où la cinéaste Michèle Cournoyer se souvient, avec humour, d'un homme roupillant dans la salle de la Cinémathèque qui porte aujourd'hui son nom!

C'est avec joie que l'on partage l'admiration, et aussi la tristesse, de Paule Baillargeon pour Claude Jutra. Ce portrait mémorable, à la poésie d'une délicatesse exquise, nous montre les facettes d'une étoile contradictoire à l'œuvre inachevée.

## FESTIVAL

*L'abondance ne fait pas l'affaire de tout le monde*

SUITE DE LA PAGE C 3

L'abondance, c'est aussi ce qui attire Karen Davis, directrice du Palm Beach Jewish Film Festival, enchantée par cette première participation au FFM. Comme bien d'autres, elle apprécie les facilités techniques («c'est beaucoup mieux qu'à Berlin ou Jérusalem») et la vue de salles bondées à 9h, un dimanche matin, la fascine car «à la même heure, en Floride, tout le monde est sur un terrain de golf!». Comme elle recherche des films tournés par des cinéastes juifs ou comportant un «angle» juif, l'ampleur du catalogue satisfait autant la programmatrice que la cinéophile; la première a craqué pour *Undying Love*, de Helen Klodawsky, «un véritable "feel-good holocaust movie"», et la seconde pour *Le Rire de la mouette*, de Agust Gudmundsson, car «on ne voit pas beaucoup de films islandais aux États-Unis...»

## Sélectionner

Tous les programmeurs rencontrés n'affichent cependant pas le même ton jubilatoire devant cette avalanche. Directeur artistique du Festival international de films de Fribourg en Suisse, Martial Knaebel, présent au FFM depuis quatre ans, constate qu'ici comme ailleurs, «la quantité semble préférable à la qualité. La responsabilité du programmeur, c'est de sélectionner, pas de faire venir n'importe quoi de n'importe où simplement pour dire: on a 400 films! Si sur 400, il y en a 300 qui sont nuls, je ne vois pas tellement l'intérêt...» Il considère que son rôle, et celui joué par les festivals, a une importance capitale: «Le programmeur se doit d'être un animateur culturel, de choisir des œuvres qui vont permettre au public de connaître à la fois l'état de la production cinématographique et l'état du monde. Les festivals doivent faire leur part pour maintenir la diversité culturelle.»

## Télévision

Jean-Michel Ausseil, secrétaire général du Festival international de programmes audiovisuels de Biarritz et vieil habitué du FFM depuis 1985, se concentre maintenant sur les productions télévisuelles après avoir œuvré à la Quinzaine des réalisateurs à Cannes. À la fin de son séjour, il aura vu environ 150 programmes et, tout comme ses collègues, passera de la détresse à l'enchantement. «Il ne faut pas nier que beaucoup de documentaires ressemblent à de la radio filmée, dit-il sans ironie. Je ne mets pas en cause les sujets mais la façon dont ils sont traités. Bien souvent, je me ferme les yeux et ça suffit car, sur l'image, il n'y a rien...»

Au-delà des nobles intentions et des passages à vide, ces travailleurs de l'ombre chargés d'illuminer leur événement tirent profit du menu chargé du FFM et de son confort douillet. Qu'est-ce qui les distingue des autres festivaliers? Aucun ne s'est plaint du manque de stars et d'ambiance. Pour eux, la vie cinématographique est ailleurs.

# Avez-vous 2 minutes ?

Les 2 minutes du peuple  
de François Pérusse.  
6 h 20, 7 h 20 et 8 h 20.

énergie 94.3

radioenergie.com

Culture

**exCentris**  
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

DISQUES CLASSIQUES

# D'autres facettes de gens connus

FRANÇOIS TOUSIGNANT

**CELIBIDACHE COMPOSITEUR**

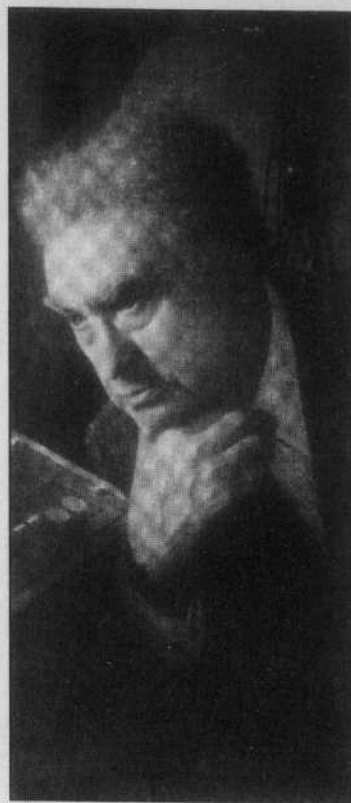
Sergiu Celibidache: Der Taschengarten (Le jardin de poche), suite enfantine pour orchestre en 13 tableaux. Orchestre symphonique de la Radio de Stuttgart, dir. Sergiu Celibidache. DGG 471 612-2

Voici un digne produit de l'ordre du plus pur paradoxe. Sergiu Celibidache, ce chef roumain légendaire qui vécut longtemps à Paris, étudia à Berlin — où il devint même un temps, après la guerre, le directeur artistique de l'Orchestre symphonique de cette ville — et travailla dans bien d'autres villes allemandes, était aussi compositeur. Ironie supplémentaire: lui qui, en 1953, enregistre avec Ida Handel le Concerto pour violon de Sibelius, cesse aussitôt de faire des enregistrements, continue à diriger comme à composer tout en refusant que ses œuvres soient jouées, surtout par lui.

Quel fut le détournement qui prit le hasard en 1978? C'est le secret du destin. Celibidache accepte d'enregistrer, en studio — donc pour faire un disque —, une de ses œuvres, *Der Taschengarten* (Le Jardin de poche). Répétitions, séances de montage, tout se fait dans l'ordre des choses jusqu'au jour où le maestro refuse tout net la publication du disque. Perte sèche pour la musique donc, mais qu'un ressort du même hasard va combler.

En effet, depuis sa mort, la succession a d'abord approuvé l'édition de nombreux enregistrements faits sur le vif lors de concerts, puis vient d'autoriser qu'on nous vende d'importants CD le fruit du travail créateur du chef en mettant au jour cette œuvre. Bouillant de curiosité, fébrile et, admettons-le, rendu un peu circonspect par la peur d'être déçu (c'est une des raisons qui font que le disque traîne un temps sur les rayons de la discothèque), on place ledit objet dans le lecteur.

D'entrée de jeu, on entend que Celibidache est resté sourd à toutes les avant-gardes. Ses modèles sont le Stravinski néoclassique et de l'époque «des trois ballets», Debussy, Enesco et un peu Bartók. La suite de pièces enfan-



Edgard Varèse

SOURCE PHILIPS

tines reste donc quelque chose de volontairement passéiste dans sa conception, mais de tout à fait moderne dans son orchestration. Sans vouloir être méchant, on use-rait du terme, dont les Allemands se servent avec mépris, de *Kapellmeistermusik* (musique de chef d'orchestre). Dans ce cas-ci, il y a un peu plus.

La beauté de l'orchestration est en effet remarquable. On navigue dans toute la panoplie de ce qu'un traité d'orchestration de Kœchlin (que Celibidache admirait et connaissait par cœur) montre comme subtils effets orchestraux, allant des piroquettes de *Petrouchka* aux balancements coloristes de la mélodie de timbre schœnbergien.

Il faut écouter la musique en lisant le livret; il se trouve en effet un poème, souvent humoristique, parfois évocateur, qui met dans l'atmosphère bon enfant où baigne la conception de cette suite. Les titres comme les paratextes musicaux sont ici primordiaux pour apprécier l'effort créateur, un peu comme on distribuait les programmes des poèmes symphoniques ou de la *Symphonie fantastique* au XIX<sup>e</sup> siècle.

Alors on s'amuse de l'esprit de celui qui fut assez tyrannique com-

me chef, mais qui se révèle coquin et séducteur en composition. Si l'inspiration qui préside à la science de l'instrumentation séduit, si la matière fait sourire ou rêver, selon les tableaux, force est de reconnaître que la substance est mince. Faut-il en tenir rigueur? Je ne le crois pas. Le compositeur semblait savoir lui-même ce qu'il valait et l'intérêt réside ailleurs.

La découverte de l'oreille intime de Celibidache s'avère en effet un phénomène qui, malgré nous, teinte notre façon de réentendre ses interprétations des grands classiques. En entendant les couleurs qu'il se compose, le style qu'il s'imagine, on entre plus avant dans l'univers très particulier d'un des plus grands chefs de siècle dernier. Cela n'a pas de prix.

**VARÈSE**

Edgard Varèse: Arcana (1927); Octandre (1923); Offrandes, pour soprano et orchestre (1921); Intégrales (1925); Déserts (1954). Maryse Castets, soprano; Orchestre de la Radio nationale de Pologne, dir. Christopher Lyndon-Gee. Naxos 8.554820.

D'une modernité toujours triomphante, d'une force irrésistible, la musique d'Edgard Varèse, à l'instar de celle de Bach, de Beethoven et de Bartók, ne prend pas une ride avec le temps. Elle est même capable de faire paraître vieille celle de bien des créateurs contemporains. Si vous voulez savoir de quoi est capable l'imagination humaine, procurez-vous cet incontournable enregistrement.

L'éventail est large. La dernière œuvre pour orchestre de Varèse (*Arcana*), sa seule œuvre vocale réelle (*Offrandes*), les deux pièces de musique de chambre les plus importantes pour les destinées de la musique (*Intégrales* et *Octandre*, dommage qu'on n'ait pas ajouté *Hyperprism* pour compléter le panorama) et l'œuvre phare de l'introduction de l'électronique dans la musique instrumentale (*Déserts*). Donc, Naxos vous fait découvrir à peu de frais une œuvre de génie et, ma foi, étonnamment interprétée.

*Arcana* pose toujours des problèmes. Ici, le parti pris du chef Christopher Lyndon-Gee les résout presque tous. Il y a pourtant de sérieuses références, les versions Boulez, Naganu et Chailly en

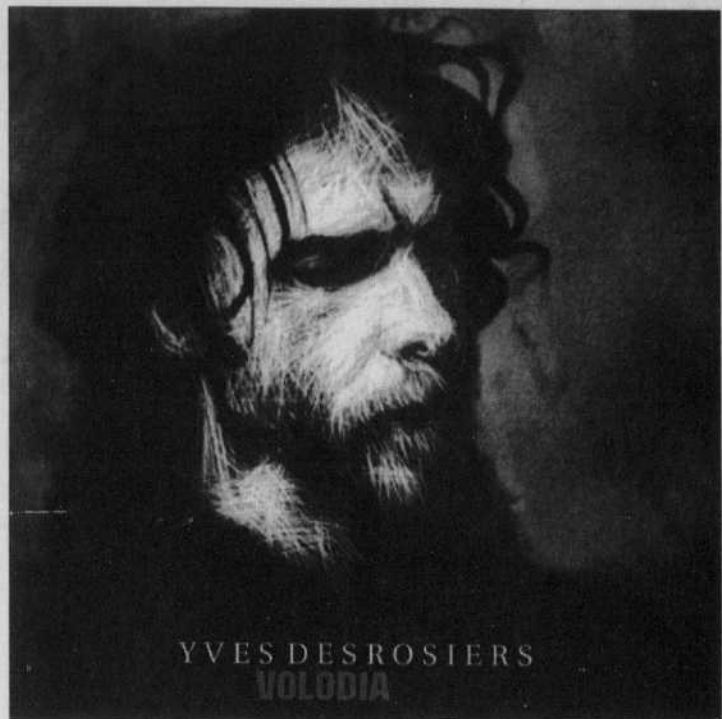
tête. Pourtant, jamais je n'ai entendu autant d'énergie incisive qu'ici. L'art de Varèse, cette lutte des masses sonores, cet empilage d'arêtes, cette manière de nous obéir en spirales, est vraiment récréé. C'est dire la force de l'interprétation, qui nous fait justement oublier qu'elle est interprétation pour le plus fort du monde imposer l'œuvre.

Le contraste s'impose avec *Octandre*. Ici, c'est un lyrisme inusité qui guide la musique. Pas d'apitoiement, cependant: les angles — et il y en a — sont bien présents, mais teintés d'une aura qu'on ne connaissait pas. Cela constitue une expérience émouvante d'une terrible profondeur, un peu à l'image du désespoir profond de Varèse qui toujours cherchait cette force d'innovation et de communication pour un autre monde. Nous y voyons avec ce genre de version, qui fera déchanter bien des baguettes de métronome, tant ici ce sont les battements de cœur qui mènent le bal.

Petites réserves pour *Offrandes*: si l'orchestre est splendide encore, la voix n'est pas à la hauteur. Le timbre de Maryse Castets et la fragilité de son solfège font plus penser à une cantatrice qui fait de la musique contemporaine faute de mieux, ce qui, en général, tue ce type de musique. D'un enregistrement qui vient de Pologne, où les voix sont autrement habituées à ce répertoire, on reste déçu de ce choix de soliste.

*Intégrales*, curieusement, est pris avec la même option de sensibilité et de plaisir sensuel sonore plutôt que d'agressivité belliqueuse. Même si la prise de son est un peu acide, il émane de l'écoute, comme des réécoutes suivantes, un profond sentiment de se tenir devant une œuvre accomplie qui nous force à nous dépasser.

Tout comme pour *Déserts*. Écouter ces couleurs, ces mélodies ou une note ne fait que changer d'instrument, surtout, cette méditation qui se projette avec un tel souffle, cela fait que l'expérience est toujours troublante. C'est tellement bien fait et bien réalisé avec l'intégration de la bande nettoyée qu'on sait à quelle aune on doit mesurer les versions qui suivront. Vraiment, voici un festin à prix modique qui fera adorer ce type de répertoire irrémédiablement irréductible, même aux plus réfractaires au genre, en raison de la grandeur de vue qui le met au jour.



YVES DESROSIERS VOLODIA

## La voix du Russe

Volodia est la concrétisation d'un projet dont Yves Desrosiers rêvait depuis longtemps

SOLANGE LÉVESQUE

La voix est engageante et sans fard; elle n'est pas connue puisqu'il s'agit du premier CD d'Yves Desrosiers en tant que chanteur. Immérisé dans la musique depuis son enfance, Desrosiers a travaillé comme musicien avec le cinéaste Charles Binamé, le musicien Paul Kunigis, les chanteurs Fredric Gary Comeau, Marc Déry, Jean Leloup, Mononc'Serge, Daniel Bélanger et Lhasa De Sela, notamment, qu'il a contribué à faire connaître au Québec et en Europe.

*Volodia* est la concrétisation d'un projet dont il rêvait depuis longtemps: interpréter les chansons de Vladimir Vissotsky en leur donnant pour cadre des climats sonores de son cru. Parmi les nombreuses chansons du poète russe, qui fut également un acteur de théâtre talentueux très populaire au sein du peuple soviétique pendant les années noires du régime communiste, Yves Desrosiers en a choisi onze, pour lesquelles il a créé des arrangements musicaux en compagnie de son complice de toujours François Lalonde, batteur et percussionniste. Volodia, c'est le diminutif du prénom de Vladimir Vissotsky Semenovitch né en 1938, un an avant le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, et mort en 1980, onze ans avant la dissolution de la fédération communiste. Yves Desrosiers a trouvé dans son œuvre des échos qui correspondent à sa propre sensibilité et qui l'ont inspiré.

**Des thèmes éternels**  
Les chansons de Vissotsky abordent les thèmes éternels: l'amour, la guerre, l'amitié, la fidélité, la mort. Elles sont empreintes de la lucidité d'un artiste incandescent dont la vie s'est consumée trop vite. Dans *Le Vol arrêté*, il se demande: «Pourquoi j'voudrais savoir pourquoi/ pourquoi elle vient trop tôt la fin du bal/ c'est les oiseaux/ jamais les balles/ qu'on arrête en plein vol»; et plus loin:

«Il écrivait comme on se sort d'un piège/ faute au soleil/ faute aux tourments/ mais comme il prenait pour papier la neige/ ses idées fondaient au printemps.»

La beauté des arrangements et les choix contrastés des instruments par rapport au sens des textes s'accordent bien avec le dépeuplement de l'interprétation d'Yves Desrosiers. L'écoute requiert cependant une attention soutenue, car le phrasé parfois obscur et une diction manquant de rigueur ne facilitent pas toujours la saisie immédiate du sens.

La traduction des chansons a été effectuée par Annie-Pénélope Dussault et l'adaptation est de la chanteuse Bia, qui ont manifestement choisi de donner priorité au rythme de la langue d'origine plutôt qu'à la fluidité du français. *Le Vol arrêté* a été adapté par Maxime Le Forestier et *Rien ne va*, par l'actrice française d'origine russe Marina Vlady, qui fut l'épouse de Vissotsky. Assurant lui-même les guitares sur ce CD, Yves Desrosiers est accompagné par Didier Dumoutier à l'accordéon, Francis Covan au violon et à l'accordéon, Gilles Brisebois à la basse, Mario Légaré, Christophe Papadimitriou et Eric-West Millette aux contrebasses, Jean Massicotte au piano.

**VOLODIA**

Yves Desrosiers (Audiogram)

VITRINE DU DISQUE

JAZZ

**THE SECRET HISTORY OF ROCK AND ROLL**

4 volumes Bluebird/BMG

À lire le titre de cette série, on pourrait être tenté de croire que son auteur a voulu faire un gag. Il n'en est rien. Loin de là. En fait, ce titre est tout ce qu'il y a de vrai, de justifié. Dans cette histoire, il y a bel et bien un secret. Celui-ci se résume comme suit: le rock de Bill Haley, Eddie Cochran, Presley et compagnie est bel et bien l'enfant du blues.

Afin d'illustrer ou plus exactement de souligner cette vérité, quatre producteurs de Bluebird se sont attelés à retracer tous les blues auxquels les Haley et consorts ont emprunté les rythmes et mélodies pour mieux confectionner ce qu'on appelle le rock and roll. Le travail accompli par ces messieurs a ceci de particulièrement intéressant qu'ils ont apporté beaucoup de soin au développement historique de cet objet musical.

Le premier morceau de cette série de quatre compacts s'intitule *Catfish Blues*, de Robert Petway, et celui qui clôt le tout s'appelle *Get Rich Quick*, de Little Richard. Entre la petite histoire qui relate la nécessité d'attraper le poisson-chat et la volonté affichée de faire rapidement du fric, on nous propose les meilleurs blues composés entre les années 1920 et les années 1950.

Le panorama est complet. Telle que c'est à se demander si on peut se demander: est-ce que ceux qui ont confectionné cette série ont oublié quelque chose? Le soin évident avec lequel cette aventure a été menée permet d'affirmer: mission accomplie!

Les noms de tous ceux et celles qui devaient être inscrits sur les pochettes de ces albums y sont. Qu'on y pense: Big Maceo, Roosevelt Sykes, Robert Lockwood, Memphis Slim, Victoria Spivey, Sonny Terry, Alberta Hunter, Big Joe Williams, Jim Jackson, Sleepy John Estes, Walter Davis, Sonny Boy



SOURCE LIBRARY OF CONGRESS

Illustration pour l'album *Walk Right In, The Secret History of Rock & Roll*, chez BMG.

Williamson peuvent être entendus en compagnie de tous les seconds rôles du genre. CQFD: l'ensemble est une combinaison des premiers et seconds rôles du blues.

Dans le genre, la série publiée ces jours-ci est à mettre sur le plan des meilleures séries du genre. On pense à celle parue sur étiquette Chess et à celle intitulée *Living Chicago Blues* de l'étiquette Alligator. Qui plus est, la qualité sonore est indéniable. Tous ces vieux morceaux ont été fort bien nettoyés.

**Serge Truffaut**

**HEADS UP!**

Lil' Ed & The Blues Imperials Alligator

Tant qu'à être dans le blues, restons-y. Tout d'abord pour signaler une bonne nouvelle. Après des années de distribution cahoteuse, voilà que le catalogue Alligator, grande étiquette de blues fondée à Chicago au milieu des années 1970, fait à nouveau son apparition dans les bacs des disquaires. Alligator sera désormais distribué par Distribution Fusion III.

Cela précisé, voici qu'on nous propose le tout nouvel album de Lil' Ed, qui est sans aucun doute un des meilleurs spécialistes de la *slide*. Toujours est-il que cet enregistrement doit être doublement signalé. Un, parce que cela faisait des lunes que Lil' Ed n'avait pas travaillé en studio; il a eu un passage à vide consécutif à ce qu'on appelle des problèmes personnels. Deux, ce *Heads Up* est à la hauteur de sa réputation de musicien débordant d'énergie. Ça décape de bout en bout. C'est virevoltant, survoltant. Ça s'écoute à fort volume. Sur tout, ça fait rigoler. Cet album, c'est le blues de la bonne humeur. S. T.

**ROCK**

**TURN ON THE BRIGHT LIGHTS**  
Interpol (Matador)

Il n'en passe bien des choses à Brooklyn ces temps-ci. Après les Yeah Yeah Yeahs, The Rapture et autres Liars, c'est au tour d'Inter-

pol de retenir l'attention en cette fin d'été. Plusieurs compagnies semblent désormais à la recherche des prochains Strokes. Qui fera l'affaire, ou plutôt comment séparer le bon grain de l'ivraie?

L'étiquette Matador opte pour un jeune quatuor, un peu chic, qui a sans doute beaucoup écouté Joy Division. Très eighties, Interpol suit la vague. Sur *Turn on the bright lights*, des chansons tristes et légères rappellent la belle époque de Factory. Qui dit mieux? En fait, la voix et la guitare de Paul Banks, tout comme ses complices, ne réinventent rien sur ce premier album aux allures pop ténébreuses. Voilà des New-yorkais

VOIR PAGE C 8: ROCK

«LE PLUS EXTRAVAGANT DES MARIAGES. ON S'Y POINTE PAR OBLIGATION ET ON FINIT PAR S'Y AMUSER.»  
- ANDRÉ LAVOIE, LE DEVOIR

«ON A PAS BESOIN D'ÊTRE GREC POUR AIMER CE FILM, JE N'AI JAMAIS RIEN AUTANT DEPUIS LONGTEMPS.»  
- UN SPECTATEUR

LE MARIAGE DE L'ANNÉE  
VERSION FRANÇAISE DE MY BIG FAT GREEK WEDDING

NIA VARDALOS JOHN CORRETT LAIRIE KAZAN MICHAEL CONSTANTINE AND ANDREA MARTINI JOEY FATONE

L'amour est là pour rester... tout comme sa famille.

**A L'AFFICHE!**

QUARTIER LATIN	MONTREAL	VERMOREL	VERMOREL	VERMOREL	VERMOREL
JACQUES CARTIER 14	PONT-VIAU 16	COLOSSUS LAVAL	ST-EUSTACHE	ST-BRUNO	MEGA PLEX+GUZZO
BOUCHERVILLE	TERREBONNE 14	ST-THÉOPHILE 12	LACHENAIE	ROCK FOREST	CINÉMA 1000
FAKUS PLAZA SHERBROOKE	GATINEAU	MAISON DU CINÉMA	CARREFOUR DORION	PLAZA DELSON	CLUBS DE CINÉMA
ST-HYACINTHE	ST-JEAN	TROIS-RIVIÈRES 12	CHATELAIN	ST-JEROME	CLUBS DE CINÉMA
BORÉAL-TRACY	ST-BASILE	VALLEYFIELD	CHATELAIN	CINÉMA DU GAP	CLUBS DE CINÉMA
SOR DIGITAL	DUMONTVILLE	FLOR DE LY-BLANCHÉ	JOLIETTE	MAGOG	CLUBS DE CINÉMA

AUSSI À L'AFFICHE EN VERSION ORIGINALE ANGLAISE

«Bon polar magistralement orchestré.»  
- Le Journal de Montréal

★★★★★  
Le Devoir

**Sur mes lèvres**  
un film de Jacques AUDIARD  
Vincent CASSELL - Emmanuelle DEVOY

**A L'AFFICHE!**  
EX-CENTRIS 14000000 PONT-VIAU 16

COMPÉTITION OFFICIELLE  
CANNES 2001

**LA CHAMBRE DES OFFICIERS**  
UN FILM DE FRANÇOIS DUPEYRON

«Un film fort et émouvant.»  
- Voie

«... un beau film.»  
- Ici

«... un grand film...»  
- Le Devoir

**A L'AFFICHE!**  
BOUCHERVILLE SHERBROOKE

LE DEVOIR

# DE VISU

MUSÉE

## De Vienne... à Lodève

RENÉ VIAU

**L**odève — La ville est nichée dans les montagnes de l'Hérault à une demi-heure de Montpellier. Laissant la Nationale 9 grimper vers les landes désertes du plateau du Larzac, Lodève allonge au pied de sa cathédrale gothique ses rues anciennes et des terrasses animées. Ce matin, des touristes trempent leurs croissants dans leurs cafés crème. «Au musée, de s'exclamer le garçon, je vais voir toutes les expositions.»

Sept mille habitants. Les moutons du Larzac ont enrichi dès le Moyen Âge les filatures de Lodève. Les métiers, qui tissaient depuis lors des draps pour l'armée, se sont arrêtés autour de 1960. L'usine de la Cogema prend le relais. Quand la compagnie plie bagage au milieu des années 1990, 850 personnes sont mises à pied. Parmi les commerces de la grand-rue, deux enseignes sur trois ferment. Que faire? En un pari difficile, la ville choisit la culture pour relancer son économie.

Installé dans l'ancien palais du cardinal Fleury, le musée secoue ses collections de géologie et de paléontologie. «Quand je suis arrivée à Lodève, le musée recevait à peine 3000 personnes par année», se souvient Maïthé Vallès-Bled, la directrice. Durant l'été 1997, cet ex-conservatrice du Musée de Chartres organise une exposition *Utrillo*. Quarante mille visiteurs viennent la voir. Parallèlement, *Voix de la Méditerranée*, un festival de poésie, qui tient plus que jamais la route, voit le jour durant l'été 1998. Cet été-là, Marquet reçoit 38 000 visiteurs. En 1999, *Les Fauves et la critique* accueillent 51 000 visiteurs. En 2000, l'école vénitienne reçoit 58 000 visiteurs tandis que l'été dernier, Derain et Vlaminck attireraient 51 500 amateurs. Aujourd'hui, la fréquentation annuelle s'établit autour de 80 000 visiteurs.

«Le musée est devenu une fierté pour les gens d'ici», se réjouit le maire. Selon Robert Lecou, député de l'Hérault et maire de la ville,

l'objectif de faire de Lodève une ville culturelle est atteint. «Nous voulions que notre action culturelle encourage une meilleure cohésion sociale. Après le traumatisme de la fermeture de l'usine, poursuit-il, nous avons redonné confiance aux Lodévois. La fréquentation du musée a drainé ici de nombreux visiteurs avec autant de retombées en termes d'achat et de consommation. Résultat: les quartiers anciens sont en passe d'être revitalisés.»

### Images au charme vénéneux

Actuellement, *Peintres de Vienne. De la Sécession à l'expressionnisme* réunit (jusqu'au 3 novembre) 16 artistes. «En dehors de Klimt, de Kokoschka, de Schiele, les grands artistes autrichiens du tournant du siècle tels Gerstl, Boeckl, Frankl, Kolo Moser, n'étaient que peu connus en France», explique Maïthé Vallès-Bled, aussi commissaire de l'exposition.

Fossoyeurs d'empire, ces artistes font aussi fleurir sur fond de désagrégation de leur société des images au charme vénéneux. Autour de Klimt des artistes rompent avec l'art officiel. Freud publie alors *L'Interprétation des rêves*. Sur les ruines du monde usé qui les entoure, ces artistes construisent le berceau de la modernité. «Une première partie de l'exposition est consacrée à la Sécession, qui va être le projet de l'expressionnisme», nous guide Maïthé Vallès-Bled. Mis à part le fait d'être viennois, le seul point commun de la plupart de ces artistes serait ce que Schönberg a défini comme «l'émancipation des dissonances». Les peintres de la Sécession se vouent au culte de l'esthétisme et de l'ornement et aux courants Art nouveau. Klimt et Schiele sont présents ici par des dessins. Chez Klimt, le dessin transcrite somptueusement des figures à l'érotisme luxuriant. Une salle est consacrée à Schiele. Ses traits saccadés vibrent de désir. Ses nus atteignent une grâce tourmentée où se joue l'implacable tragédie du désir. Avec Gerstl, qui se suicide à 35 ans en 1908, apparais-

sent les prémises de l'expressionnisme. Documentant l'articulation entre Sécession et expressionnisme, l'exposition nous fait voir comment, souvent inspiré de Cézanne, se perd l'esthétisme de l'ornement du début du siècle. Dans les flonflons du beau *Danube bleu*, le déclin de l'empire des Habsbourg laisse la place aux meurtrissures des lendemains de la Grande Guerre en autant de creusets à l'Anschluss de 1938. À travers un questionnement existentiel, l'expressionnisme viennois a pour caractéristique «de s'attacher essentiellement à l'humain», souligne Maïthé Vallès-Bled. Dans le chaudron viennois bouillonnent les visions violentes. Formes et personnages se dépeignent dans une matière épaisse et triturée. Avec Kolig, Kubin, Boeckl, Oppenheim... la modernité se pare des couleurs de la liberté tandis que se dévoile le visage de la terreur.

À écouter sa directrice, avec ses grandes expositions estivales «le Musée de Lodève ne fait que correspondre au fonctionnement habituel de tout musée. Et pourquoi en serait-il autrement? Une exposition se définit et se prépare de la même façon dans une ville de 7000 habitants que de 7 millions». Ce qui est atypique, admet-elle, c'est que cette sous-préfecture, certes riche d'histoire, ait ainsi conquis en si peu de temps un nouveau statut. Sédit par cette politique d'exposition, «un collectionneur privé qui souhaite conserver l'anonymat» a enrichi sa collection «d'un dépôt privé permanent». Reconnaissance de l'action menée par le musée, cette générosité fait ainsi se dévoiler à la vue du public un ensemble convaincant de 37 œuvres: Braque, Caillebotte, Courbet, Gris, Poliakoff, Léger, Dufy, Soutine, Vlaminck... Chronologie et artistes choisis correspondent aux thèmes abordés au Musée Fleury lors de ses expositions. Pour sa part, le maire de Lodève voit dans ce don récent «la preuve que, loin d'être un coup, notre engagement culturel est, au contraire, fondé sur la durée».

reneviau@aol.com



SOURCE MUSÉE DE LODEVE / HISTORISCHES MUSEUM DER STADT WIEN

*Homme debout au chapeau*, 1910. Une salle du musée Fleury de Lodève est consacrée à Schiele à l'occasion de l'exposition *Peintres de Vienne. De la Sécession à l'expressionnisme*.

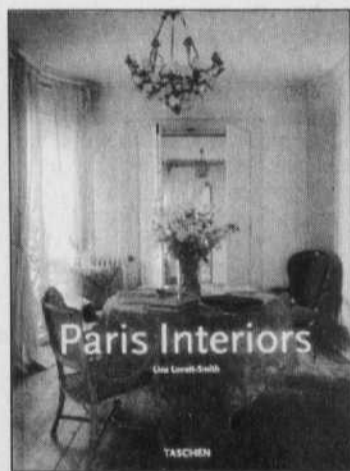
Fossoyeurs d'empire, ces artistes font fleurir sur fond de désagrégation de leur société des images au charme vénéneux

DESIGN D'INTÉRIEUR

## Trois pays, trois maisons et un peu plus

RENÉE ROWAN

Qui n'a pas été fasciné par la simplicité et le dépouillement dans la décoration des intérieurs japonais respectueux d'une tradition exigeante mais en même temps tournés vers la modernité? Source d'inspiration, la maison japonaise est non seulement un espace d'habitation mais aussi une forme d'exploration esthétique, de dénuement que les architectes et les décorateurs nomment aujourd'hui le «minimalisme». Pas de tache à l'œil, pas de papiers peints aux couleurs hardies, pas d'épaisse moquette, rien d'extravagant: ce qui saute aux yeux, c'est le «vide», un vide harmonieux, les matériaux utilisés, les murs intérieurs coulisants qui s'ouvrent pour doubler l'espace, les futons cachés dans les placards et qu'on sort la nuit venue, les tapis en paille de riz tressée, le bambou, le washu ou papier fabriqué à la main qui confère à la maison japonaise son atmosphère si particulière, les murs intérieurs qui s'ouvrent en grand sur la verdure du jardin, la pierre qui sert à construire les fondations, à tracer les allées et à orner les jardins. Ici et là,



quelques éléments décoratifs, des pièces anciennes ou des créations contemporaines d'artisans locaux. Tout est d'une grande sobriété, d'un dépouillement voulu, étudié tel qu'on le présente dans ce bel album qu'est *La Maison japonaise*. L'impression est tout autre quand, par l'image, on nous invite à pénétrer dans les intérieurs new-yorkais où la diversité des goûts s'impose bien davantage. Un mélange de moderne et d'an-



cieu, de beau et de kitsch, de recherché et de simple. Dans l'album intitulé *New York Interiors*, l'auteur nous entraîne à sa suite dans Manhattan, un univers en soi dans lequel la culture du monde entier a trouvé une patrie et où logent personnalités, stars et artistes de notre temps. Nous sommes donc invités à visiter leurs intérieurs, où l'on trouve rassemblés les objets les plus divers comme les plus courants, les plus

extraordinaires, parfois provocants, souvent originaux. C'est ainsi que l'on découvre dans quels décors vivent Bill Blass, le grand seigneur des stylistes de mode américains, Gustavo Bonevardi, architecte argentin, Tim et Dagny Du Val, qui depuis deux ans travaillent à la restauration d'une ancienne fonderie du XVIII<sup>e</sup> siècle, Steve Mensch, peintre et architecte, la comédienne Arlene Dahl et son conjoint, le designer Marc Rosen, le designer de mode Alexander Julian et bien d'autres encore. À feuilleter pour y glaner ici et là des idées ou tout simplement pour le plaisir des yeux.

Autre contraste, autre culture, *Paris Interiors* nous entraîne dans un «Paris, ville folle et sage où l'imprévu a toujours établi son règne», comme l'a écrit, un jour, George Sand. Un Paris dont les habitants sont attachés à leurs traditions, dont les artisans savent perpétuer les arts et techniques. Mais aussi un Paris d'une véritable modernité qui continue à placer très haut ses exigences de savoir-faire et d'une exceptionnelle qualité de vie, un Paris qui n'a jamais cessé d'accueillir des



émigrés culturels, ce qui confère à cette ville, synonyme de prestige et d'éclat, son pittoresque et une énergie créatrice débordante. Un Paris où tous les styles, toutes les influences décoratives se rencontrent, où les intérieurs n'ont jamais été aussi singuliers, aussi personnels. C'est ce que nous permet de vérifier une visite chez Isabelle Adjani, chez un antiquaire anonyme, chez le styliste Eric Bergère, chez la conservatrice du nouveau Musée des arts de la mode au Louvre, Katell le Bourhis, chez le créateur de tissus Manuel Canovas, chez le mannequin danois Helena Christensen, chez le sculpteur Michel Gayout, qui vit à bord d'une pé-

niche sur la Seine, chez l'écrivain Gilles Néret et combien d'autres encore.

L'introduction et les textes de ces deux derniers ouvrages sont à la fois en français, en anglais et en allemand. Celui ou celle qui a tout apprécié recevra en cadeau l'un ou l'autre de ces trois magnifiques albums superbement illustrés. Se les offrir serait encore mieux.

### LA MAISON JAPONAISE

Noburu Marata & Alexandra Black  
Flammarion  
Paris, 2002, 215 pages

### NEW YORK INTERIORS

Beate Wedeking  
Traduit par Thérèse Chatelain-Stückamp  
Editions Taschen  
Cologne, 2002, 283 pages

### PARIS INTERIORS

Lisa Lovatt-Smith  
Traduit par Edith Magyar  
Editions Taschen  
Cologne, 2002, 319 pages

### ART IN SITU - EXPOSITIONS - VISITES DES SENTIERS POÉSIE - CONFÉRENCE ET TABLE RONDE



Andrée-Anne Dupuis-Bourret et Laurent Lamarche | Jérôme Fortin | Nathalie Levasseur | Sonia Robertson | Paul-Marie Lapointe Poète | Martine Simard-D'Arcy Commissaire | René Derouin Directeur artistique

1303, Montée-Gagnon, Val-David  
Tél : (819) 322-7167 Téléc. : (819) 322-6137  
Courriel : r.derouin@val-david.net

Samedi et dimanche seulement.  
Vous stationnez dans la cour de l'école Saint-Jean-Baptiste, à Val-David, et une navette vous transportera sur le site de la Fondation Derouin.

### VAL-DAVID

6<sup>e</sup> SYMPOSIUM INTERNATIONAL

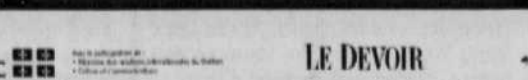
### ESPACE ET DENSITÉ

Art contemporain et multidisciplinarité  
Du 10 août au 8 septembre 2002

Samedi et dimanche de 11 h à 18 h

31 août à 14 h  
Visite commentée avec Paul-Marie Lapointe

1<sup>er</sup> et 2 septembre à 14 h  
Visite commentée avec René Derouin



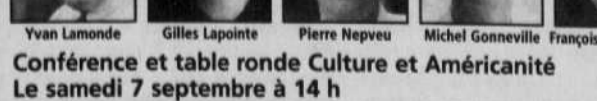
### LA FORÊT ENCHANTÉE

GRANDE INSTALLATION COLLECTIVE

500 PARTICIPANTS DES TROIS AMÉRIQUES  
un « WORK IN PROGRESS »

Sur le territoire ou en communication virtuelle  
Une œuvre de solidarité sur la richesse des cultures des trois Amériques

Autour de l'œuvre *La Pêche miraculeuse* réalisée en partenariat avec la Biosphère de Montréal



Yvan Lamonde | Gilles Lapointe | Pierre Nepveu | Michel Gonneville | François-Marc Gagnon  
Conférence et table ronde Culture et Américanité  
Le samedi 7 septembre à 14 h

DE VISU  
EXPOSITION

# Présences de Riopelle

DAVID CANTIN

Tout au long du mois de septembre, on entendra sans doute beaucoup parler de Jean-Paul Riopelle. Au Musée du Québec, l'événement sera d'envergure: des prestations musicales, deux nouvelles publications, quatre voitures sport de l'artiste dans l'enceinte de l'auditorium, une statue en bronze de la Française Roseline Granet, mais surtout trois acquisitions récentes qui se greffent désormais à la salle permanente. Que penser d'un tel hommage à ce personnage devenu quasi légendaire?

Faut-il le rappeler, l'institution du parc des Champs-de-bataille possède la plus importante collection publique d'œuvres de Riopelle. Ces quelque trois cents pièces s'échelonnent aussi sur toutes les périodes de production. Ultérieurement, le directeur du Musée du Québec, John Porter, pense même implanter une fondation dans quelque lieu du quartier Saint-Roch. Toutefois, pour l'instant, ce sont les œuvres qui retiennent l'attention. La salle Riopelle du musée est-elle complètement chambardée avec ces nouvelles acquisitions? Pas du tout. Cependant, les nouvelles pièces sont monumentales: *Chicago II*, une huile sur toile qui date de 1958, le triptyque *Les masques* (1964), huile sur toile de plus de trois mètres de haut, ainsi qu'un dessin qui atteint les quatre mètres de longueur et qui a pour titre *Blanc, noir, vert et rouge strié de noir* (1964).

Il s'agit, bien sûr, d'œuvres qui témoignent de la maturité de l'artiste. Face au dessin, on perçoit une approche qui fait le pont entre la pratique des débuts et la production des années 1980. On pense aussi aux fameuses *Suites*. Une fois dans la salle, *Chicago II* ouvre une autre brèche face à la gigantesque murale de 45 mètres, *Hommage à Rosa Luxembourg* (1992). *Les masques* (acquis grâce aux revenus suscités par les activités commerciales du Musée et à une contribution de Loto-Québec) peut être vu comme les premières pistes qui mèneront aux *Icebergs* de la fin des années 1970: les coloris jaillissent, les détails se précisent, tout comme les pans de rouge et de noir qui résonnent presque. Le mouvement se confronte à la répétition dans un espace où le paysage abstrait demeure palpable. Dans ces tableaux, le baroque trouve une liberté nouvelle. Une fusion reste possible entre le palpable et le figuratif.

À l'entrée de l'auditorium, *Le grand fauteuil* (1965-1966), de Roseline Granet, montre un Riopelle allongé et au repos. On sait que l'artiste française a partagé son atelier ainsi qu'une fonderie avec Riopelle, qui y réalisa, entre autres, les composantes de *La Joute*, sa fameuse fontaine. La sculpture en bronze ne manquera pas d'attirer l'attention du public. Un peu plus loin, quatre superbes voitures de collection ayant appartenu à l'artiste prennent place dans la salle: deux Bugatti (1934 et 1939), une Citroën (1939) et une AC Ace-Bristol (1963). Ce clin d'œil renvoie à l'attitude nettement anticonformiste du peintre, ainsi qu'à son goût particulier pour la vitesse. Des «mécaniques de rêve» qui feront sans doute beaucoup jaser. Un boîtier original, renfermant un texte illustré de John R. Porter et une collection de douze photographies d'époque, est également disponible. La présentation reste soignée, quoique populaire.

Au chapitre des nouvelles publications, on souligne le livre d'art *La collection Riopelle du Musée du Québec. Histoire brève et morceaux choisis*, dans lequel Porter brosse un portrait des acquisitions d'œuvres de Riopelle de 1956 à 2002. La qualité de l'ouvrage est tout simplement remarquable. Du coup, un conte pour enfant rédigé par Gilles Vigneault, qui s'inspire de l'imaginaire de Riopelle, vient enrichir la collection jeunesse du Musée du Québec. *Songo et la liberté* revisite le bestiaire du graveur, peintre et sculpteur québécois. Toujours dans le cadre du mois Riopelle au Musée du Québec, mentionnons des prestations de Jorane, le dimanche 22 septembre, pour une aventure d'automatisme musical dans la salle permanente. L'expérience se poursuivra avec l'OSQ, les 27 et



Jean-Paul Riopelle appuyé contre sa Bugatti type 57 (1934), sur le terrain du garage de son ami Élie Philippot, à Brunoy, à 22 km au sud de Paris, en 1959.

ALPHA PRESSE / DEAN LOOMIS / TIME PIX

28 septembre, au Grand Théâtre de Québec. Comme quoi l'esprit créatif de Riopelle rayonne toujours.

**RIOPELLE AU MUSÉE DU QUÉBEC L'ÉVÉNEMENT**  
Musée du Québec  
Parc des Champs-de-bataille Québec  
Jusqu'au 29 septembre 2002



JACQUELINE HYDE / ARCHIVES YSEULT RIOPELLE  
Jean-Paul Riopelle et sa petite-fille Julie Brisson contre la Bugatti de l'artiste (détail).



la Galerie d'art Stewart Hall  
176, Bord du Lac, Pointe-Claire

Du 3 septembre au 13 octobre

**Place à la Peinture**

- Barry Allikas
- David Blatherwick
- David Elliott
- Michael Merrill

**VERNISSAGE**

le mercredi 4 septembre, à 19h  
Info : (514) 630-1254

Entrée libre • Accessible par ascenseur  
Du lun. au dim. de 13h à 17h  
lun. et mer. soirs de 19h à 21h

**20<sup>e</sup> édition**  
**SYMPOSIUM international d'art contemporain de Baie-Saint-Paul**  
Du 2 août au 2 septembre 2002

**Samedi 31 août, 20h**  
**LE TRIO DANIEL LESSARD ET LE POÈTE STÉPHANE DESPATIE**  
Une présentation Musium  
Lieu : Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul

**Dimanche 1<sup>er</sup> septembre, 15h**  
**VISITE DES ATELIERS**  
avec Guy Sioui Durand

FORUMS, CONFÉRENCES,  
TABLES RONDES, DANSE, POÉSIE,  
MUSIQUE, VISITES GUIDÉES,  
ATELIERS POUR ENFANTS

Ouvert tous les jours sauf les lundis de 12h à 18h

Le Symposium est subventionné par:  
Patrimoine Canada, Conseil des arts et des lettres Québec, Québec

et commandité par:  
La Collection (1) loto-québec, ARTV, Banque Nationale, Le Domaine Forget - Power Corporation, Le Devoir - Le Soleil

**Le Centre d'art de Baie-Saint-Paul**  
23, rue Ambrose-Fafard, Baie-Saint-Paul (Québec) Canada G3Z 2J2  
Tél.: (418) 435-3681 Téléc.: (418) 435-6269  
www.centreart-bsp.qc.ca courriel: cartbtp@charlevoix.net

BUILD, Atelier BRAQ, Pierre Thibault, Bosses design, Atelier Big City, Atelier in situ

**Laboratoires**

Installations au CCA jusqu'au 15 septembre  
Regards de jeunes architectes montréalais au lendemain du 11 septembre

**CCA** Centre Canadien d'Architecture  
1920, rue Baile, Montréal, Québec  
514 939 7026  
www.cca.qc.ca/laboratoires  
Ouvert du mardi au dimanche, 11 h à 18 h; le jeudi, 11 h à 21 h.

Hydro Québec, loto-québec, LAPARIS, Banque de Montréal, BNC

**Votre dernière chance de les découvrir.**

**VIKINGS**

LA SAGA DE L'ATLANTIQUE NORD

DÉJÀ 250 000 VISITEURS! JUSQU'AU 14 OCTOBRE 2002

1-800-555-5621 (819) 776-7000  
100, rue Laurier, Gatineau (Québec)  
www.civilisations.ca

MUSEE CANADIEN DES CIVILISATIONS / CANADIAN MUSEUM OF CIVILIZATION

Canada

Dernière journée  
**Joan MIRÓ**  
ESTAMPES  
**Dominique GOUPIL**  
TABLEAUX RÉCENTS  
**GALERIE SIMON BLAIS**  
5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 849-1165  
Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

## Culture

### ROCK

SUITE DE LA PAGE C 5

qui citent à profusion: un peu de U2 (première époque) dans les refrains, du Ian McCulloch dans les mélodies et un style glauque à la Julian Cope. Est-ce suffisant? A vrai dire, Interpol n'est peut-être pas si mal pour quelqu'un qui n'a jamais entendu parler du post-punk. Désolé, on ne pige vraiment pas.

David Cantin

### IRONY IS A DEAD SCENE

The Dillinger Escape Plan with Mike Patton (Epitaph)

Qui a dit que le rock ne pouvait pas être menaçant et intelligent à la fois? En 1999, un album intitulé *Calculating Infinity* marquait une nouvelle étape à dépasser. Qui oserait faire plus vite, efficace et précis dans son exécution que The Dillinger Escape Plan? Le temps d'un mini-album, le quatuor du New Jersey improvise une collaboration destructrice avec Mike Patton sur *Irony is a Dead Scene*. L'ancien chanteur de Faith No More et Mr. Bungle impressionne à nouveau. Bref, ces quatre longues pièces ne tournent jamais en rond. D'une minute à l'autre, tout peut basculer: du rythme de départ au cri le plus strident. Le groupe se permet même une reprise assez étrange du *Come To Daddy* d'Aphex Twin. L'électronique abstraite trouve aussi un peu d'espace dans ce type d'assaut sonore. Oreilles trop sensibles s'abstenir.

D. C.

### ELECTRO

#### VOILE

Jello (Peacefrog/Fusion III)

Quel mystérieux personnage que ce Darryl Fitton! Après avoir fait des merveilles avec Gescom (une collaboration avec le duo Autrechre) ou sous le pseudonyme de Bola, son projet électronique dernier-né a pour nom Jello. Beaucoup moins sombre que *Fyuti* (paru un peu plus tôt cette année sur Skam), *Voile* devrait toutefois satisfaire les plus exigeants. A la fois funk et atmosphérique, ce premier album complet de Jello passe d'une trouvaille à l'autre. Le ton surprend avec des pièces comme *Vibe-a-Rolla* ou *O'verb* qui

détournent la voix de Tegwen Roberts d'une bien curieuse manière. Les rythmes abstraits se fusionnent à du piano classique ou encore à des percussions assez entraînantes. Il faut écouter attentivement une pièce comme *Ephemex* pour comprendre toute la subtilité derrière cette production. Comment décrire, au juste, cette musique aussi planante que vibrante? Loin de se répéter, Fitton propose des textures plus légères qui ne donnent jamais dans le futile ou le jetable. Au contraire, cette mouture semble moins cérébrale et davantage révélatrice. Une autre réussite de taille pour celui communément appelé le Bolaman.

D. C.

### FOLK

#### LIFTED OR [...]

Bright Eyes (Saddle Creek)

Conor Oberst possède un talent fou. A peine âgé de 22 ans, il livre au sein de Bright Eyes de magnifiques ballades tristes et mélancoliques. Après quatre albums de folk lo-fi plutôt modeste, Oberst s'offre désormais une vraie merveille. Sur *Lifted or [...]*, la voix du jeune garçon est entourée de cuivres, de cordes et de chaleur réconfortante. On oserait penser que cet auteur-compositeur possède de la même étincelle que le Dylan ou le Michael Stipe des débuts. Toutefois, il n'est aucunement question ici d'hymnes revendicateurs pour une nouvelle génération. Dans le genre, il faut plutôt aller voir du côté de *Desaparecidos* (son autre projet beaucoup plus rock). Ici, Oberst se concentre plutôt sur des histoires intimistes autour de l'amour déchu. Au fil des 73 minutes, ce folk passe par l'intermédiaire de la pop orchestrale et du country nonchalant afin d'illustrer ses moindres facettes. Qui oserait dire du mal de pièces aussi éblouissantes que *Method Acting* ou *Waste of Paint*? De plus, la qualité des textes ne se résume pas à quelques lieux communs au sujet de la passion comme quête existentielle: chaque extrait entraîne sa part d'émotions et de réflexions judicieuses. Un autre sérieux candidat pour l'album de l'année. En passant, Bright Eyes sera en concert à la Sala Rossa le 16 septembre.

D. C.

SUITE DE LA PAGE C 2

### Mes Beatles

Nous regardions bien une ou deux émissions par semaine, mais le petit écran n'occupait pas une place centrale à la maison. Le dimanche soir, toutefois, mon père aimait bien jeter un œil distrait sur le *Ed Sullivan Show*, en feuilletant le journal de la veille. Mes sœurs et moi jetions alors un coup d'œil aux nouveautés et curiosités que le petit homme présentait avec sa jovialité coutumière. Tout à coup, mon attention a été retenue, voilà qu'apparaissaient à l'écran ceux qui deviendraient rapidement les quatre garçons dans le vent. «Messieurs, dames, voici les Beatles!» Ce fut le coup de foudre! Ce groupe-là n'était pas comme les autres. Je fus touchée en plein cœur, sans pouvoir expliquer les raisons de cet émoi. Le lendemain matin, dans la cour d'école, les filles s'interrogeaient les unes les autres: «As-tu vu les Beatles à la télé hier soir?» Les chances pavoisaient, pendant que les autres s'efforçaient de comprendre. Aujourd'hui encore, je me demande comment le groupe yé-yé a pu à ce point, instantanément, frapper tant de jeunes en plein cœur? Comment tant d'adolescents ont-ils pu savoir, d'instinct, qu'ils venaient de vivre, à la télévision, une émotion nouvelle, qu'ils s'emploieraient à rechercher ultérieurement sans relâche, s'éloignant peu à peu d'une génération restée, elle, froide devant le phénomène? Pour ma part, j'étais encore une enfant, en cinquième année du primaire. Les discussions sur le groupe britannique étaient d'ailleurs entourées, à cette époque, d'un délicieux parfum



Les Beatles à la télé...

SOURCE TÉLÉ QUÉBEC

d'interdit. Dans le couvent aux mœurs austères que je fréquentais, nos conversations n'étaient pas censées s'attarder aux rémois musicaux du monde extérieur. Il n'y avait pas de place pour *She Loves You* dans la chorale de l'école! Mais l'étincelle, qu'une rapide apparition télévisuelle avait allumée, ne s'éteindrait plus, ni pour les enfants que nous étions, ni pour des millions d'autres, ailleurs dans le monde.

Paule des Rivières

### Le choc

C'était un samedi soir. C'était il y a 30 ans, mais je m'en souviens comme si c'était, n'exagérons rien, avant-hier. Nous étions allés chez le voisin pour voir le match. Pas n'importe lequel, pas n'importe quelle *Soirée du hockey*. Non, ce 2 septembre 1972, au Forum de Montréal, là où nous étions si habitués de voir gagner les Canadiens, c'était le Canada qui cette fois recevait

Qui recevait l'équipe nationale «amateur» de l'Union des républiques socialistes soviétiques, à l'amorce d'une série de huit matchs qui allait se transformer, nous ne le saurions que plus tard parce que dans nos têtes de tituls ce n'était encore que du hockey, en guerre psychologique, en guerre physique, pratiquement en affaire d'État.

Ils étaient venus pour apprendre, ils l'avaient assez dit, ces Russes aux noms bizarres qui jouaient tous avec un casque, ben ce soir spécial avec permission de regarder le match au complet, on allait commencer de leur apprendre qui étaient les meilleurs au monde: Esposito, Cournoyer, Dryden et les autres. A la télé, René Lecavalier avait dit qu'on allait vivre des moments historiques. Pfff. Battre les Russes huit fois en un mois, historique?

Ah, voyez? La rondelle n'est pas en jeu depuis 30 secondes que le grand Espo la met dedans, 1-0. Après six minutes et demie,

avant même l'arrivée du pop corn, c'est 2-0. Oh là là. Même les Canadiens ne sont pas vite de même. On n'a pas 10 ans, mais ça ne sera pas long qu'on va savoir comment épeler «massacre».

Sauf qu'on ne gagne pas une course de fond en sprintant au coup de pistolet, et cette soirée finira par en être une d'horreur. Etourdissants de vitesse et de grâce d'ensemble, servis par un miraculeux gardien de 20 ans sorti de nulle part, les CCCP gagnent 7-3. Ils sont venus pour, mais derrière leurs visages impassibles, on découvre que c'est nous qui devons apprendre à épeler «Tretiak» et «Kharlamov».

Partout c'est le choc, personne n'en revient, mais ce que personne ne sait encore, c'est que grâce à ces trois heures de télé qu'on s'empresse d'oublier, on vivra tout un mois de télé et de sport qu'on n'oubliera jamais jamais.

Car le reste, bien sûr, c'est de l'histoire. René Lecavalier avait raison, comme toujours.

Jean Dion

Session automne 2002 - Du 23 septembre au 30 novembre

Cours de tango argentin

COURS D'INITIATION GRATUITS

16, 18, 20, 21 septembre de 19h30 à 21h

Reservation par téléphone

**Tanguera**

5390 Saint-Laurent, Montréal, tél.: (514) 495-8645  
tanguera@generation.net

La Tanguera est gérée par la Société Culturelle Argentine Québec Canada

Le samedi 7 septembre

**LA JOURNÉE DU TANGO CONTRE LE RACISME**

Au Carré Viger de 14h00 à 20h00  
Entre Berri et Saint-Hubert  
Entrée libre  
Danse, musique du monde  
Venez pique-niquer  
Pour info : 514.495.8645

À l'Union française de 20h00 à 03h00  
429, avenue Viger Est  
15\$ à l'avance, membres de la SCAQC  
20\$ à la porte  
Bal Tango, spectacles

SCAQC Ville de Montréal LE DEVOIR

Montréal Buenos Aires vice versa Consulat général de la République Argentine

## Festival de musique de chambre de Montréal

# «AIMEZ-VOUS BRAHMS?»



Intégrale des oeuvres de musique de chambre.

Info et billets:  
www.festivalmontreal.org  
514-489-3444  
Artistes de renommée internationale  
PRIX DES BILLETS:  
35\$ 30\$ 15\$

Événement spécial  
**RED HOT JAZZ**  
Oliver Jones et ses amis  
Vendredi, 20 septembre  
20\$ seulement

Chalet de la Montagne  
20 septembre - 5 octobre, 2002

Ville de Montréal Banque de Montréal SAO Québec CIBC Wood Gundy The Gazette Hydro Québec Samson Bélat Deloitte & Touche

Abonnement disponible  
Prix spéciaux pour les 18-30 ans  
514-985-2258

**L'OPERA DE MONTREAL**

KIM GAYNOR directrice générale • BERNARD LABADIE directeur artistique

**Madama Butterfly**

21, 26, 28, 30 SEPTEMBRE et 2, 5 OCTOBRE 2002 A 20 H

AVEC AI-LAN ZHU CIO-CIO-SAN | STEPHEN MARK BROWN PINKERTON  
FRANK HERNANDEZ SHARPLESS | KATHRYN DAY SUZUKI | DOUGLAS PERRY GORO  
ORCHESTRE METROPOLITAIN DU GRAND MONTRÉAL SOUS LA DIRECTION DE DAVID AGLER  
MISE EN SCÈNE DE MICHAEL CAVANAGH

Billets à partir de 40,75 \$ ODM 514.985.2258 PDA 514.842.2112  
www.operademontreal.com

EN COLLABORATION AVEC BANQUE NATIONALE

POUR ENTENDRE DES EXTRAITS (514) 282-OPERA

Le cinéma



Pour l'horaire complet, consultez

LE DEVOIR  
**L'agenda**